

DICTIONNAIRES

Le dépanneur de phrases

Page E 2



CHANSON

Refaire le tour de l'île

Page E 6



Livres et Culture

Le choc des genres

Shawinigan ouvre portes et fenêtres sur le théâtre de rue

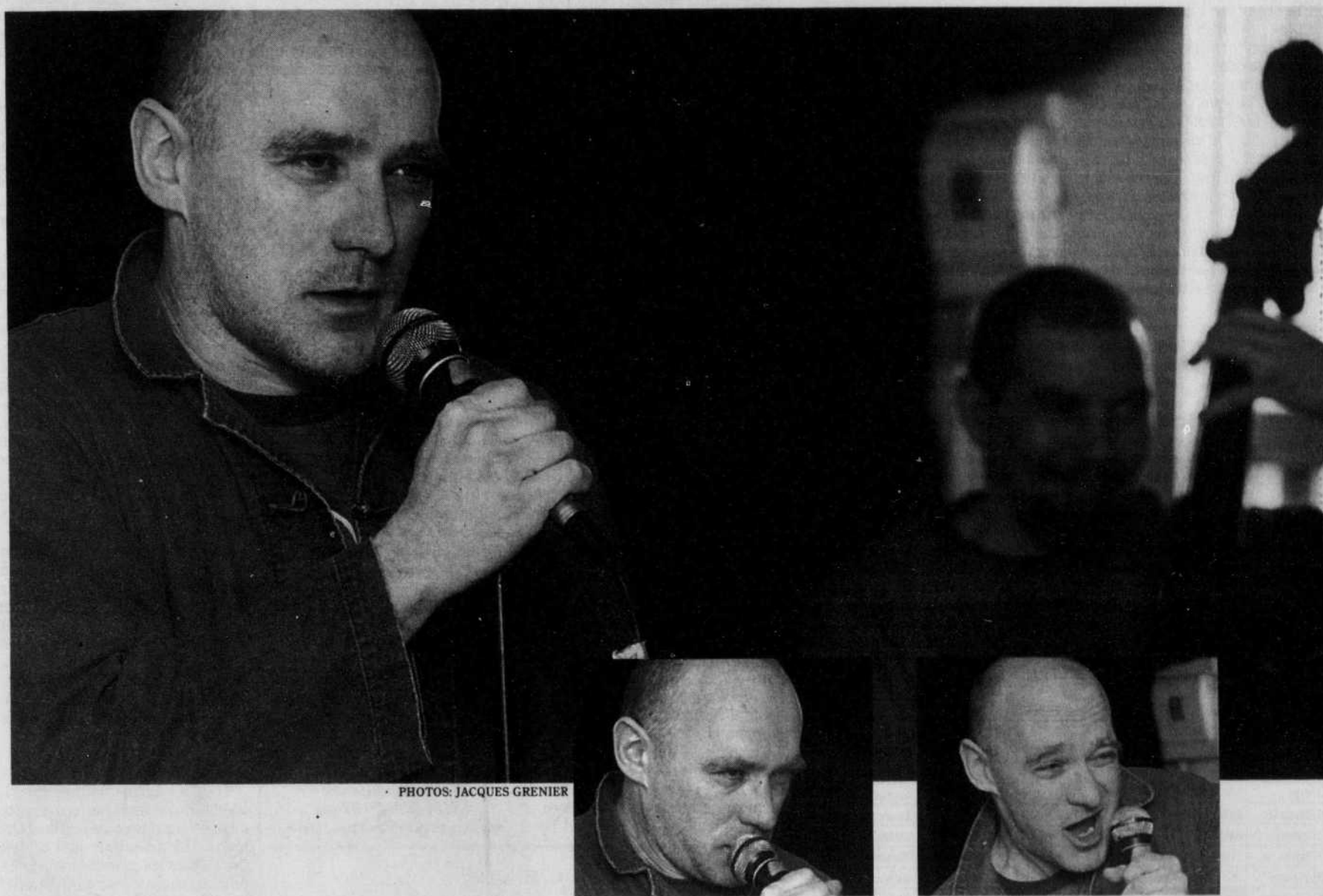
Jusqu'à dimanche soir, le 8^e Festival de théâtre de rue de Shawinigan (FTRS) se tient au cœur de la Mauricie sous le thème «États d'habiter». Si l'on oublie la météo et la canicule promise et si l'on s'en tient à la programmation de cet événement pour le moins décoiffant, il faudra attacher sa tuque avec de la broche car ça risque de brasser fort dans les rues et les ruelles, sur les balcons et les places de la petite ville paisible qui abrite, notamment, la Cité de l'énergie.

SOLANGE LÈVESQUE

Du théâtre participatif ou ambulatoire, des performances interactives, des scènes impromptues, des musiques, du chant, des arts sonores, des environnements transfigurés et détournés, des arts visuels et performatifs, des actions, des installations, des marionnettes, et quoi encore! On trouvera de tout dans ce festival de théâtre de rue, tout ce qui est susceptible d'encourager «le renversement du sens», de «brouiller l'ensemble des notions du dedans et du dehors», de «mélanger des gens et des genres», soutiennent les organisateurs. Bref, un théâtre qui se déroule en dehors des lieux consacrés, qui se définit comme «un art contextuel urbain et qui se veut polydisciplinaire et abordable par tout un chacun».

Cette année, l'événement attend d'éminents représentants du théâtre de rue, des purs et durs et d'autres impurs promoteurs de l'interdisciplinarité d'ici et d'ailleurs. Il se veut axé davantage sur les micro-interventions que sur les mégadéploiements. Par ailleurs, l'édition actuelle prend de l'expansion en accueillant des artistes qui viennent de plusieurs provinces du Canada, ainsi que d'Europe, des États-Unis et de l'Afrique. Il n'y a qu'à prendre connaissance des noms des compagnies invitées ainsi que des titres de leurs prestations pour en déduire que l'originalité et l'imagination débridée guident les praticiens du théâtre de rue. Histoire de s'ouvrir l'appétit en lisant le menu, mentionnons quelques compagnies et quelques titres qui figurent au programme du FTRS et les spectacles qu'elles offrent: du Québec, le Théâtre des deux Maries présente *La Traversée de l'Atlantique «en plein cœur de la mer agitée de l'inconscient»*; le Duo Le Gallou/Plaisance, *Intimité II*; le Collectif Maât, *Pied à terre avec vue sur rue*; Anne-Marie Ouellet, *Abri sur roues*; le Théâtre de la Pire Espèce, *Un citoyen sous observation*; Martin Renaud, *Attroupe-ments*; Sara Hanley, *Les Sœurs Transistor*; Les Marionnettes du bout du monde, *Tacot-Taxi*; Trio

VOIR PAGE E 2 : THÉÂTRE



PHOTOS: JACQUES GRENIER

E N T R E T I E N

Le charme Desbois



«Entomologie, c'est la métaphore des bibittes dans la tête; j'essaie de les nommer, j'apprends à les connaître. Je me documente. Et par glissement, je me documente également sur les bibittes qui se promènent dans l'herbe. Je suis un entomologiste en herbe.»

SOLANGE LÈVESQUE

Plus encore 40 ans, deux enfants, trois CD: *Ma maison travaille plus que moi*, *États d'âme (sic)* et *Entomologie*. Un recueil de poèmes qui vient de paraître à L'Oie de Cravant: *Chansons sourdes*. Urbain Desbois, musicien devenu auteur et interprète, défriche, fait son chemin et construit patiemment son œuvre. Sincérité, naturel et dépouillement sont ses richesses. Il raconte sa recherche de l'essentiel.

Qu'est-ce que la poésie pour vous?

Ça ne vaut rien. C'est sans valeur financière ou comptable, inutile et sans valeur quantifiable; c'est pour ça que je l'aime. On ne peut pas la mettre dans un pot pour la conserver. Même dans un livre, elle devient moins vivante. La poésie est un ordre que je pratique sans en connaître les rudiments; elle ressemble à un papillon; quand on touche ses ailes, les couleurs perdent leur brillance. Elle est l'albatros de Baudelaire: ses ailes de géant l'empêchent de marcher. *Les Fleurs du mal*, adolescent, ça m'a marqué. Entre 15 et 32 ans, j'ai fait surtout beaucoup de musique. J'accompagnais des poètes la nuit à la Boîte de Janou Saint-Denis. Je fréquentais régulièrement les poètes, des doux et des fâchés: Lucien Francoeur, Denis Vanier. En parallèle, j'ai commencé à travailler, je veux dire en écriture. À écrire des chansons sans les montrer à personne parce que je n'en étais pas fier. Je remplissais des calepins. Ce sont des gens qui m'ont dit chante-les, montre-les, qui m'ont encouragé; un succès d'estime a suivi. Avant, je m'appelais Luc Bonin et je jouais pour les autres. J'ai joué, entre autres, avec les Rythm Activists, une formation anglophone engagée politiquement qui faisait une sorte de cabaret rock'n'roll en utilisant la musique pour

défendre des causes. Je travaille maintenant un peu dans le prolongement de ce groupe, en moins politisé, en plus poétisé, c'est-à-dire en restant très libre. Comme Léo Ferré, un poète anarchiste dont le vers reste toujours libre, qui dit des choses importantes, prend parti, mais demeure sauvage. Urbain Desbois dans la forêt de Sherbrooke comme Robin des Bois dans la forêt de Sherwood, qui était un bum mais qui défendait une cause noble; un voleur qui volait par souci de justice. D'ailleurs, je préfère les gens de mauvaise vie qui ont bon cœur aux citoyens modèles. J'aime les hors-la-loi généreux. Je suis un urbain des bois, comme mes parents qui venaient de la campagne profonde et catholique, démenagés à Boucherville parce qu'ils y avaient trouvé du travail mais vivant comme leurs grands-parents, totalement en marge des voisins banlieusards.

Votre dernier disque parle beaucoup d'amour. Comment voyez-vous l'amour?

Comme une liqueur, du pastis. On le boit fort ou dilué mais, quelle que soit la manière, ça excite les papilles et ça enivre un peu. J'ai deux filles, l'aînée a 14 ans, la petite, trois ans. Elles ont joué un rôle très important dans mon inspiration. *Entomologie* est d'ailleurs teinté de l'arrivée de la petite. J'ai profité de la naissance de chacune pour rester à la maison et pour m'imbiber du bébé, en quelque sorte. Avec un nouveau-né, la maison est tranquille, personne ne fait de bruit, on parle bas. Les journées comme les nuits sont coupées en tranches, c'est très calme, un bon climat pour la poésie. J'ai écrit beaucoup sur tout ce que je vivais. Si je veux faire plusieurs CD, il faudra donc que j'aie une grande famille! Où je demeure,

les collines sont arrondies, il y a de doux vallons. Au fond des bois, c'est le paradis des insectes, du gros papillon à la petite bibitte. Des insectes qui ne piquent pas comme ailleurs dans la province. *Entomologie*, c'est la métaphore des bibittes dans la tête; j'essaie de les nommer, j'apprends à les connaître. Je me documente. Et par glissement, je me documente également sur les bibittes qui se promènent dans l'herbe. Je suis un entomologiste en herbe. Frank Martel, un grand ami, un surréaliste, mon mentor, m'avait offert un livre portant sur l'étymologie. Il y a une grande parenté entre l'étymologie et l'entomologie.

Et l'inspiration?

Deux choses: la première s'appelle le travail. Chaque jour, je prends 15-20 minutes pour écrire. Depuis 25 ans, j'écris ce qui me vient, sans souci de mise en forme. J'essaie de me tenir prêt à accueillir l'inspiration, car l'inspiration vient comme la pluie ou comme un coup de vent. Parfois je prends un petit verre qui me fait les yeux luisants et qui me mouille les papilles. Mouillée, la plume glisse mieux. Les idées se posent et se transposent. J'ai toujours des chansons en chantier, un refrain, un couplet, une bonne idée, je note pêle-mêle. C'est rare que j'écrive tout d'une traite. Avant, j'écrivais, c'était fini. Maintenant, je suis devenu plus soigneux; je réécris beaucoup, je surveille les accents toniques parce que je pense à la chanson que ça peut devenir.

La deuxième chose, c'est de très bonnes conditions environnementales. Souvent, après une incursion en ville (où je n'ai jamais le temps de faire ce que je veux faire), je reviens dans les bois et retrouve des conditions propices.

VOIR PAGE E 8 : DESBOIS

LIVRES

DICTIONNAIRES

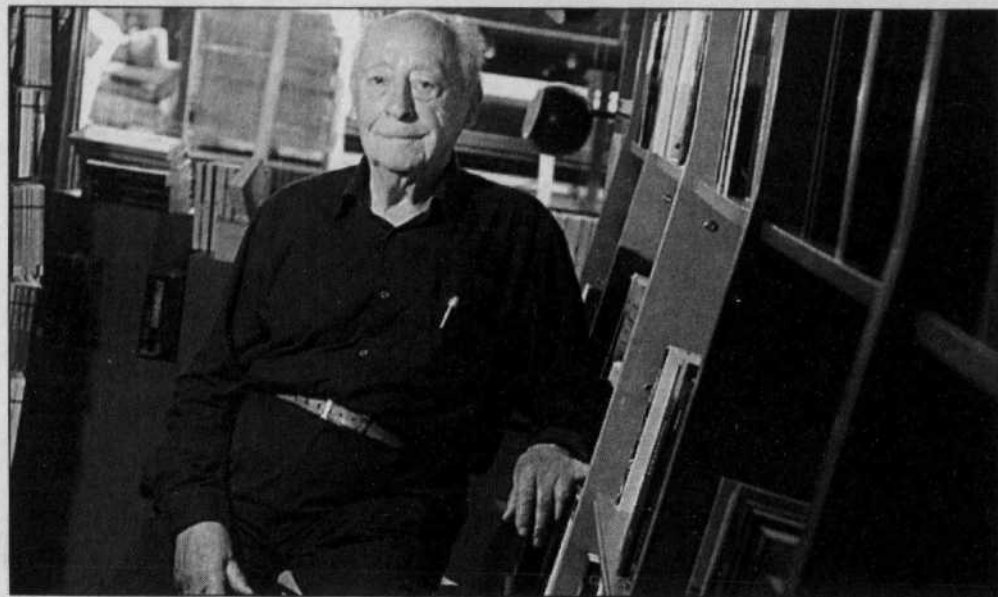
Le dépanneur de phrases

JEAN DION

Vous êtes là, vaguement fébrile, à rédiger le texte qui vous conduira un jour au Nobel de littérature lorsque soudain, au détour d'une virgule, surgit le trou. Vous cherchez le mot. Non, pas celui-là, l'autre, qui signifie à peu près la même chose mais pas tout à fait, le mot qui donnera le rythme, de l'allant et une sonorité sans pareille à votre pièce d'anthologie.

Or ne craignez plus, bonnes gens coincés, car un dépanneur veille sur vous. Il s'appelle Henri Bertaud du Chazaud, il est lexicographe, il est «arrivé à 86 ans en bon état», et il vient de passer les trente-cinq dernières années de sa vie à mettre en forme le plus imposant recueil de synonymes jamais constitué. Encore aujourd'hui, il traque les mots comme d'autres le gibier pour s'en faire un festin, notant tous ceux qu'il découvre dans un calepin, sur un ticket de métro, sur un carton d'allumettes. Le résultat de ce travail de moine, confiait-il sans fausse modestie lors de son récent passage à Montréal, est un dictionnaire qui a été qualifié de «révolutionnaire» et qui, on le constate effectivement à l'usage, permet de sauver un temps fou lorsque l'inspiration vient à manquer.

Tout commence à la fin des années 1960 lorsque, prof à Nanterre, Bertaud du Chazaud accepte, pour de banals motifs «alimentaires», de s'attaquer à la confection d'un dictionnaire (il a joué à pile ou face avec un collègue, et il a tiré les synonymes). L'ouvrage original, réédité à quelques reprises, donnera toutefois à son auteur le goût d'aller plus loin. De dépasser les normes traditionnelles du dictionnaire ana-



Lexicographe, Henri Bertaud du Chazaud a passé les trente-cinq dernières années de sa vie à mettre en forme le plus imposant recueil de synonymes jamais constitué.

logique pour créer un outil où l'utilisateur «doit pouvoir trouver tout de suite ce qu'il cherche». Ainsi naîtra l'imposante entreprise. «J'allais aux enterrements, mais je laissais ma femme aller seule aux baptêmes et aux mariages, rigole Bertaud du Chazaud. Les gens ne demandaient pas où j'étais. Ils disaient: "Ah! il est occupé à son dictionnaire..."»

Le produit de ce long labeur, le *Dictionnaire de synonymes et mots de sens voisin*, ce sont 60 000 entrées et plus d'un million de mots répertoriés. Particularités: dans tous les cas, les synonymes évoqués sont de même nature grammaticale que le mot en entrée (noms avec nom, verbes avec verbe, etc. qui permet de les substituer directement dans la phrase), et les vocables rete-

nus sont beaucoup plus nombreux — le mot *sexe*, par exemple, compte près de 400 équivalents. Une catégorisation des termes a également été effectuée, qui les classe selon qu'ils font partie du vocabulaire archaïque, technique, familier, argotique, et ainsi de suite.

Henri Bertaud du Chazaud se dit lui-même «brocanteur des mots». Il lui arrive d'en sauver qui étaient condamnés à l'oubli. Les critères qui président à ses choix? Non, messieurs dames, surtout pas la reconnaissance officielle d'un mot par l'Académie française, qui a pourtant déjà salué son travail. Plutôt, la fréquence d'utilisation d'un mot, mais aussi son esthétique, son euphonie, son caractère pittoresque, sa puissance d'évocation.

(Tiens, à l'entrée *journaliste*, on retrouve notamment, rayon péjoratif, *articier, bobardier, égoutier, feuille-figarotier, folliculaire, fouille-merde, journaliste, libelliste, lignard, paparazzi, pisse-copie, posticheur, rubricard et tartineur*.)

Un bouquin dans lequel on se perd et on trouve avec autant de bonheur.

Le Devoir

DICTIONNAIRE DE SYNONYMES ET MOTS DE SENS VOISIN
Henri Bertaud du Chazaud
Gallimard, coll. «Quarto»
Paris, 2003, 1872 pages

Trente et un récits signés France Ducasse

ROMAN QUÉBÉCOIS

«Un petit garçon s'étonne de voir quelqu'un photographier le ciel. Il dit: "Le ciel est partout." Il dit: "Les mamans qui sont mortes, leurs enfants ils ne les reverront plus jamais?" Les mères mortes quand elles sont mortes tout à fait mortes elles sont partout», lui répond la narratrice de *La mort ne tue personne*.



Suzanne Giguère

Conte à la fois poétique et philosophique, le septième ouvrage de fiction de France Ducasse parle de la mort liée à notre humaine condition et des petites morts que sont les ruptures, les séparations et les détachements. Dans une prose où se mêlent le réalisme et le merveilleux, l'auteur suit les méandres des deuils jusqu'à la remontée vers la lumière. Évoquant les arbres qui meurent debout, l'écrivaine remplace le «m» du mot mort par un «f» et relève ses personnages. Ne cherchez pas dans ce livre une vision fataliste de la mort. Dans les trente et un récits brefs de ce recueil, la nouvelliste nous convie plutôt à une célébration de la vie.

Dans l'appartement de Dao, réfugié vietnamien, des marguerites aux tiges coupées flottent dans un grand vase à la surface de l'eau, comme des nénuphars. Après la mort de sa petite sœur «tombée du balcon, sans cri» et une déception amoureuse, Dao entre à l'abbaye et devient moine contemplatif.

Un verglas s'abat sur la région. Ce qui s'annonce comme un désastre écologique libère les moines du silence obligatoire, étouffant. Grâce à l'accueil d'étrangers sous leur toit, chacun renoue avec le monde extérieur. L'un s'approche d'un petit garçon qui pose des questions inlassablement: «S'il a créé le monde, qui l'a créé, lui, Dieu?» Le moine chef de chœur endort les petits avec *La Mer* de Trenet. Un autre laisse échapper le chant rauque des humiliations enfouies depuis son enfance.

Nous quittons le lieu cistercien pour faire la connaissance d'un couple. «A part s'aimer et se le dire jusqu'à ce que ça n'ait plus de sens», Eloi et Bérangère ne font rien d'autre. Un jour, Eloi, drôle d'oiseau et aventurier, quitte Bérangère pour d'autres horizons. La jeune femme continue de l'aimer «dans la ferveur ascétique de l'écriture».

Une vieille légende

Tous les matins, Judith et sa ribambelle d'enfants partent en promenade sur une plage de l'île d'Orléans. Il y a l'eau, le ciel et des rires. Dans les grandes mains, les petites mains s'abandonnent. Lorsque Judith y dépose des baisers, les enfants, pour les garder précieusement, «refusent de desserrer les poings». La mère les initie à la botanique. L'un d'entre eux lui demande «si quelqu'un, tout de même, ne se serait pas trompé en donnant des noms trop longs, trop lourds à certaines fleurs délicates». Le ciel n'est plus bleu mais le jour l'a été.

Voilà qu'un noyé dérive au gré des marées. Le tableau pourrait être morbide si la narratrice ne s'efforçait d'inventer une existence à l'inconnu, de revisiter un pan d'histoire familiale et de tirer une vieille légende de l'oubli. Le noyé devient le marin d'Isabeau, l'amante éplorée de la chanson de folklore *Isabeau s'y promène*.

De retour à la maison, les anciennes gardiennes d'enfants tombent du ciel. Comme autre-

fois, Laetitia, celle qui oubliait de coucher les enfants, raconte une légende mexicaine, «la *leyenda del Brahma*». «Il fut un temps, dit-on, où les hommes étaient des dieux. Ambitieux et cruels, ils abusaient de leur puissance divine. Brahma en prit ombrage. Pour les punir, il fit en sorte que la divinité leur soit ravie et cachée en lieu sûr. C'est pourquoi, dit-on, l'homme explore en vain les éléments et les continents à la recherche de ce qui se trouve, en fait, caché au plus profond de lui-même.»

Chaque mot est une pierre

La mort ne tue personne s'ouvre sur un poème de Rilke. L'écrivain autrichien, veilleur de tous les horizons, n'a cessé à travers toute son œuvre de rechercher la signification concrète de l'art et de la mort. Il cultivait un culte pour les objets, lesquels représentaient une sorte de talisman, une manière de correspondre avec quelque chose d'invisible, l'âme cachée de la matière.

Au printemps 1994, l'artiste René Derouin larguait dans le fleuve Saint-Laurent 19 000 figurines en souvenir de son père et d'un frère, tous les deux morts, noyés. Les textes et les images de cette aventure inouïe sont regroupés dans *Ressac. De Migrations au Largage* (Hexagone). Quelques années plus tard, une exposition, *La Pêche miraculeuse*, suivit celle de *Migrations*. Cette fois les figurines créées par des enfants sortaient du fleuve au lieu de s'y engouffrer.

L'enfance est au cœur du dernier livre de France Ducasse comme de toute son œuvre. Les enfants symbolisent la suite du monde, la vie. L'auteur médite le geste du sculpteur de Val-David et lui dédie la dernière histoire, celle d'un vieil excentrique sculpteur de statuettes. Quand son unique ami meurt noyé, il dépose ses personnages de glaïse sur la plage. Ceux-ci sont emportés par la marée. «Disons que c'est un sacrifice comme au temps des Anciens pour honorer l'homme qui vit dans l'eau.»

La mort, sujet délicat et universel, source d'une angoisse inexplicable, il conviendrait de l'apprivoiser. C'est ce que suggère le vieux sculpteur au jeune Lucas, le fils du marin noyé. «Lucas pleurait en silence. À la rescousse, il appelait son papa-papa-père tel que son souvenir l'avait préservé, homme grand aux larges mains réconfortantes, et cette image enfin retrouvée du vivant le consola.»

S'il est vrai que la poésie invente son propre langage et exige une totale liberté d'esprit, *La mort ne tue personne*, riche en allégories et en subtilités allusives, est une invitation à nous défaire de nos habitudes de lecture. «Chaque mot est une pierre et sur cette pierre, il y a toutes les pierres, chaque phrase est un inukshuk sur le chemin qui nous mène, qui nous mène, qui sait où.»

En langue inuktitut, *inukshuk* signifie figure de pierre. L'une de ses fonctions est de montrer aux voyageurs leur chemin. Si vous consentez à déchiffrer lentement ce recueil, alors peut-être serez-vous soulevé à demi sur votre chaise comme si un souffle léger vous emportait.

LA MORT NE TUE PERSONNE

France Ducasse
L'Instant même
Québec, 2004, 162 pages

THÉÂTRE

SUITE DE LA PAGE E 1

vert (pour emporter), *Dieu seul me voit*; Les Fermières obsédées, *Par delà bien et mal*; Olivier Choïnière, *ARGGL!* – *Activité répétitive grandement grandement libératrice*. De France: la Cie du théâtre à la rue présente *L'Homme idéal*; Les Piétons, *Les Urbanologues associés*; Princesses Peluches, *Maison de Rose / Journées de rose*. De Bénin-France: Dominique Zinkpé présente *Taxis-Zinkpé*. Des États-Unis: Thus présente *TRAD*; Nicole Bindler, *P.S. 41*; Bob Wagner, *Sonic Badminton*; Nautical Almanac, *Le Voile de l'Inquisition*.

L'édition 2004 du FTRS s'attend à recevoir plus de 100 000 spectateurs, soit 15 000 de plus que l'an dernier. Le festival se doublera d'une activité offerte avec le

concours du Conseil des arts du Canada: une table de discussion intitulée «Journées-rencontres» (samedi et dimanche) destinée aux professionnels des différents arts comme aux personnes du grand public curieuses de dialoguer avec les créateurs participant aux divers spectacles. Ces «journées-rencontres» seront présidées et animées par le sociologue, commissaire d'exposition, auteur et penseur Guy Sioui Durand.

Festival de théâtre de rue de Shawinigan, sous le thème «États d'habiter», à Shawinigan, les samedi 31 juillet et dimanche 1^{er} août.
Renseignements: (819) 536-5197 ou <www.theatredeur.com>.

ÉCHOS

Les lettres de Yourcenar

Comme d'autres écrivains, Marguerite Yourcenar souhaitait une publication posthume de sa correspondance. Sur les 2000 lettres envoyées qui avaient été classées et recopiées par sa compagne et elle, 300 avaient déjà fait l'objet d'un «choix». Des spécialistes ont, naturellement, entrepris de publier le tout. L'ensemble de cette correspondance, du moins celle qui court entre 1951 et 1956, vient de paraître chez Gallimard. Des lettres souvent techniques, qui traitent de ses rapports à l'édition ou au quotidien, mais quelques-unes aussi qui traitent de l'œuvre ou qui font voir le caractère procédurier et l'énergie de son auteur. – *Le Devoir*

Une curiosité

En 1925, quelques amis, plus portés sur l'exotisme que sur le régionalisme, fidèles néanmoins à un certain idéal bourgeois, se rencontrent dans un club privé qu'ils fondent à Montréal, le Casoar-Club. Leurs noms occupent désormais une place importante dans notre littérature. Ce sont, entre autres, Victor Barbeau, Léopold Houllé, Adjutor Rivard, Léo-Pol Morin, Louis Carrier et le journaliste Louis Francoeur. À travers la réédition d'un «mémorial» à tirage confidentiel publié pour les membres du Casoar en 1928, le chercheur Richard Foisy nous replonge, avec *Les Casoars* (Éditions Varia), dans une partie de notre histoire littéraire. – *Le Devoir*

Librairie Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
Palmarès des ventes
21 au 27 juillet 2004

Cette semaine Renaud-Bray a vendu 19 969 titres différents.

1	Polar	DA VINCI CODE	D. BROWN	JC Lattès	19
2	Sport	LE TOUR DE FOGLIA ET CHRONIQUES FRANÇAISES	P. FOGLIA	La Presse	9
3	Dictionnaire	PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2005 - 100 ^e anniversaire	COLLECTIF	Larousse	4
4	Biographie	MA VIE	B. CLINTON	Odile Jacob	3
5	Roman	ENSEMBLE, C'EST TOUT	A. GAVALDA	Dilettante	6
6	Polar	LOS ANGELES RIVER	M. CONNELLY	Seuil	7
7	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	Y. MARTEL	XYZ éd.	50
8	Roman	LA PROCHAÎNE FOIS	M. LEVY	Robert Laffont	21
9	Polar	LA NUIT EST MON ROYAUME	M. HIGGINS CLARK	Albin Michel	11
10	Psychologie	GUÉRIR	SERVIN-SCHREIBER	Robert Laffont	67
11	Polar	THE DA VINCI CODE	D. BROWN	DoubleDay	69
12	Essais Qc	BIEN COMMUN RECHERCHÉ	F. DAVID	Écosociété	11
13	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉNIX	J. K. ROWLING	Gallimard	35
14	Psych. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	90
15	Jeunesse	LBD - UNE AFFAIRE DE FILLES	G. DENT	Gallimard	5
16	Philosophie	LA PLUS BELLE HISTOIRE DU BONHEUR	A. GOMTE-SPOWILLE	Seuil	8
17	Polar	PRIÈRES POUR LA PLUIE	D. LEHANE	Rivages	9
18	Roman	L'OMBRE DU VENT	C. RUIZ ZAFON	Grasset	10
19	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	190
20	Roman	LE BIZARRE INCIDENT DU CHIEN PENDANT LA NUIT	M. HADDON	Robert Laffont	19
21	Cuisine Qc	BON POIDS, BON CŒUR AU QUOTIDIEN	CLOUTER/DUMESNIL	Fleury-Clément	21
22	Roman	LE SECRET D'EMMA HARTE	B. T. BRADFORD	Presses de la Cité	7
23	Polar	LA LIONNE BLANCHE	H. MANKELL	Seuil	17
24	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, T. 1	A. BRASHARES	Gallimard	109
25	Essais Qc	CONTES ET COMPTES DU PROF LAUZON, T. 2	L.-P. LAUZON	Lanctôt	8

LE 31 JUILLET 2004
Enfin!
Renaud-Bray
à
Pointe-Claire
Centre Fairview
Livres - Musique - Films - Jeux - Papeterie - Cadeaux d'art

26	Psychologie	LES TREMBLEMENTS INTÉRIEURS	D. DUFOUR	L'Homme	77
27	Santé	MÉNOPAUSE, NUTRITION ET SANTÉ	L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	14
28	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'Émeraude, t. 1, t. 2, t. 3 et t. 4	A. ROBILLARD	de Mortagne	23
29	Roman	LA NUIT DE L'ORACLE	P. AUSTER	Laméc/Actes Sud	17
30	Biographie	MÉMOIRES	F. PAHLAVI	XO éd.	24
31	Biographie	MY LIFE	B. CLINTON	Alfred A. Knopf	6
32	Essai	TOUTS AUX ABRIS 1	M. MOORE	Borel	22
33	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	198
34	Roman	MALAVITA	T. BENACQUISTA	Gallimard	10
35	Polar	LA SALLE DES MEURTRES	P. D. JAMES	Fayard	7
36	Roman Qc	LA CHÂTELAINE DE MALLAIG	D. LACOMBE	vib éditeur	104
37	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 2 - Le deuxième été	A. BRASHARES	Gallimard	59
38	Guide Qc	GÎTES ET AUBERGES DU PASSANT AU QUÉBEC 2004	COLLECTIF	Ulysse	18
39	Livres Qc	LES MORDUS, n° 7	M. HANNEQUART	Rudel Medias	7
40	Roman	LES COLORIÉS	A. JARDIN	Gallimard	17
41	Guide Qc	VOIES CYCLABLES AU QUÉBEC 2004	COLLECTIF	Tricycle	9
42	B.D.	LARGO WINCH, t. 13 - Le prix de l'argent	J. VAN HAMME	Dupuis	6
43	Polar	CRACKING THE DA VINCI'S CODE	S. COX	Sterling	11
44	Polar	OBJECTIF PARIS	LUDLUM / LYONS	Grasset	15
45	Roman	HAUT DE GAMME	C. BUSHNELL	Albin Michel	9

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

Un réseau de 25 librairies au Québec
www.renaud-bray.com

GIORGIO EMPORIO
JUSQU'À
70%

Olivieri librairie-bistro
C'EST EN LIBRAIRIE
QU'ON TROUVE CE QUE L'ON CHERCHE
QU'ON COMMANDE CE QUI NOUS PLAÎT
QU'ON DÉCOUVRE DES MILLIERS DE LIVRES
C'EST EN LIBRAIRIE QU'ON RENCONTRE DES LIBRAIRES...
Librairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
tél.: 739-3639
service@librairieolivieri.com
1455 RUE PEEL (LES COURS MONT-ROYAL) 282-0022

LIVRES
ICI ET AILLEURS

Aux quatre coins, l'Amérique

JOHANNE JARRY

« En arrivant à un pont, ils virent un cours d'eau très large avec des eaux jaunes et lourdes; ils comprirent tous les deux et sans avoir besoin de se dire un mot que c'était le Mississippi, le Père des Eaux, le fleuve qui séparait l'Amérique en deux et qui reliait le Nord et le Sud, le grand fleuve de Louis Jolliet et du père Marquette, le fleuve sacré des Indiens, le fleuve des esclaves noirs et du coton, le fleuve de Mark Twain et de Faulkner, du jazz et des bayous, le fleuve mythique et légendaire dont on disait qu'il se confondait avec l'âme de l'Amérique. » — Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*

C'est une histoire de roman. Ou peut-être pas. Un homme et une jeune femme partent de Gaspé, traversent l'Amérique jusqu'à San Francisco. Entre eux, ce n'est pas l'amour et pas juste l'amitié; c'est un lien spécifique à cet homme-là (un écrivain) et à une toute jeune femme, deux êtres sensibles qui préfèrent vivre seuls mais qui vont partager, le temps d'un été, le même vieux Volkswagen chargé d'odeurs et de voyages. Ils vont lire des livres et visiter des musées, prendre soin d'un petit chat noir et chercher Théo, le frère de l'écrivain. Ils vont rouler dans des silences pas lourds et parler de tout et de rien sans que ça soit banal. On s'embarque avec eux dès la première page et on roule jusqu'à ce que la Grande Sauterelle dépose Jack Waterman à l'aéroport de San Francisco. Cet-

te histoire de rêve, parfaite compagnie pour toutes les routes du monde mais qui illuminera particulièrement une aventure américaine, on la trouve dans *Volkswagen Blues* (repris chez Babel), le roman de Jacques Poulin.

Dans le Nebraska

Une fois arrivé en Californie, on séjourne brièvement à Santa Monica pour se déplacer jusque dans le Nebraska avec Dalva (10/18), l'héroïne du roman du même nom de Jim Harrison. Ici aussi, impossible d'échapper au récit que Dalva fait de sa vie, femme marquée par l'enfant qu'elle a donné en adoption alors qu'elle était adolescente. Ce roman de Harrison est une plongée dans la vie intérieure de Dalva et dans celle de Michael, professeur d'université qui s'intéresse au journal du grand-père de Dalva, John Wesley Northbridge, un homme qui partage des affinités avec la culture amérindienne. On retrouve les grands espaces mythiques de l'Amérique, immensité que les hommes tentent de dominer. « Mais chaque fois que nous demandons aux lieux d'être autre chose qu'eux-mêmes, nous manifestons le mépris que nous avons pour eux. Nous les enterrons sous des couches successives de sentiments, puis, d'une manière ou d'une autre, nous les étouffons jusqu'à ce que mort s'ensuive. » Comment aimons-nous? Comment vivons-nous avec l'autre? Quels rapports entretenons-nous avec le passé? Autant de questions avec lesquelles jonglent les person-

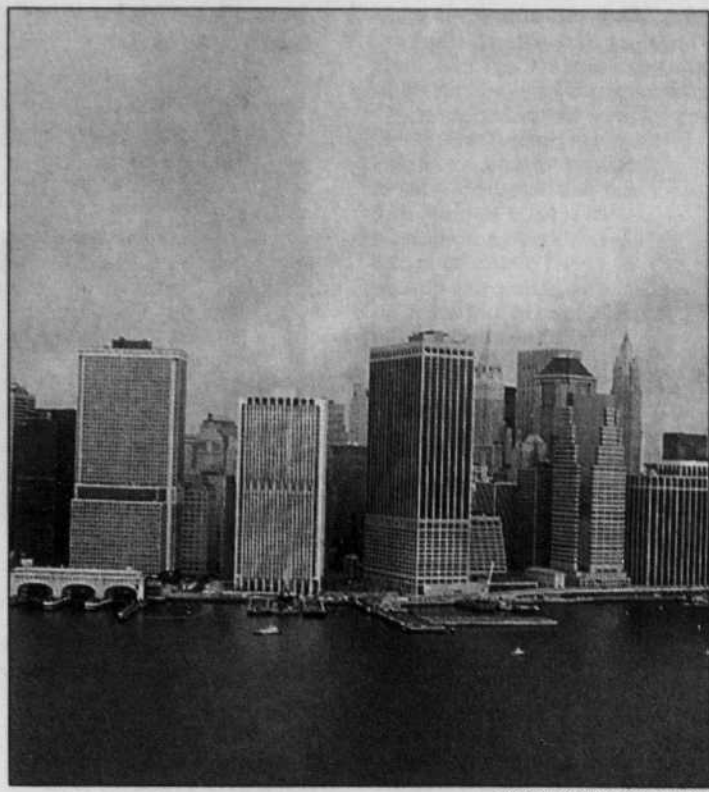
nages de ce roman qu'on ne lâche pas facilement, et à qui l'auteur a donné une suite avec *La Route du retour* (10/18).

Au sud

On file ensuite à l'autre bout du pays, en Caroline du Sud, pour écouter *L'Histoire de Bone* (10/18), personnage de Dorothy Allison. Dans le comté de Greenville, les enfants passent les jours d'été brûlant sur la véranda. S'ils habitent la campagne, on leur demande de courir les poulets, de ramasser des haricots ou des cacahuètes. Bone aime ces maisons grouillantes de vie; elle peut vivre n'importe où pourvu que ça ne soit pas chez elle, avec le mari de sa mère. « Mes rêves étaient remplis de longs doigts, de mains qui contournaient les portes et rampaient sur le bord du matelas, et la peur me submergeait comme une rivière, comme le bleu foncé, glacial de ses yeux. » Dorothy Allison donne une voix juste à ce roman de l'enfant violée, inscrite dans la pauvreté d'un Sud intolérant, dominé par la religion. À lire aussi, de la même auteure: *Retour à Cayro* (10/18).

Le bayou

On s'imprègne de l'atmosphère de La Nouvelle-Orléans avec James Lee Burke et son ex-lieutenant de la criminelle Dave Robicheaux. Ex-alcoolique, cet homme intuitif et tourmenté perçoit de façon aiguë le coin de pays qu'il habite. « Je sentais les senteurs de sable humide et de



Vue de New York en novembre 2002.

LARRY DOWNING REUTERS

mousse, des fleurs de bougainvillées et de champignons à ombrelle, les odeurs de poisson mort et de bowes acres que soufflait le vent du marais. Un gros saule pleureur au bord de l'eau se prit à ressembler à une chevelure de femme sous le vent. » Ne manque que le bruit sec des pacanes quand

elles tombent au sol pour y être tout à fait... Précisons que Lee Burke, en plus d'avoir du style, écrit d'excellents polars. On recommande particulièrement *Pissonniers du ciel*, *Black Cherry Blues* et *Une saison pour la peur*, tous dans la collection poche de Rivages/Noir.

New York

Ici, parmi les œuvres qu'on associe à New York, figure en bonne place celle de Paul Auster. L'effet labyrinthique qu'il crée est particulièrement surprenant dans *Cité de verre*, premier volet de sa « Trilogie new-yorkaise » (Babel), où Quinn marche et se perd dans la ville mythique en suivant le mystérieux Stillman. La question du hasard, centrale dans l'univers d'Auster, contribue ici à la création d'un univers étrange et déstabilisant dans une ville reconnue pour son caractère imprévisible.

On ne trouvera pas ces mêmes qualités dans *La Nuit de l'oracle* (Actes Sud), le plus récent roman de Paul Auster, qui se déroule aussi à New York. Comment éviter que le pire ne se produise dans la vie? s'est demandé Auster. Sa réponse: en l'écrivant dans la fiction. On sent bien, à la lecture, qu'il a repris l'écriture de cette histoire après le 11 septembre. Il a composé un roman où l'imaginaire est happé (ou sapé?) par la réalité, mobilisé par la peur. Ainsi va-t-on, fatalement, de catastrophe en catastrophe, que ce soit dans la vie ou dans ce que l'on écrit.

Doit-on, au nom du hasard, se soumettre aveuglément à la réalité? Certaines fictions permettent au lecteur, justement, de mettre en question cette réalité fabriquée. Les personnages d'écrivains de Paul Auster semblent avoir oublié ce rôle essentiel de la littérature.

ESSAIS

Ivan Illich, le survivant

MICHEL LAPIERRE

Vedette internationale de la contestation dans la première moitié des années soixante-dix, pourfendeur de l'école et de la médecine, héraut de la convivialité, Ivan Illich a cessé mystérieusement de faire parler de lui en 1976, si bien que certains ont cru qu'il était mort. Que faisait-il donc? En toute lucidité, il écrivait, en latin s'il vous plaît, des lettres à ses amis du Moyen Âge, en particulier au théologien et philosophe Hughes de Saint-Victor qui avait rendu l'âme en 1141...

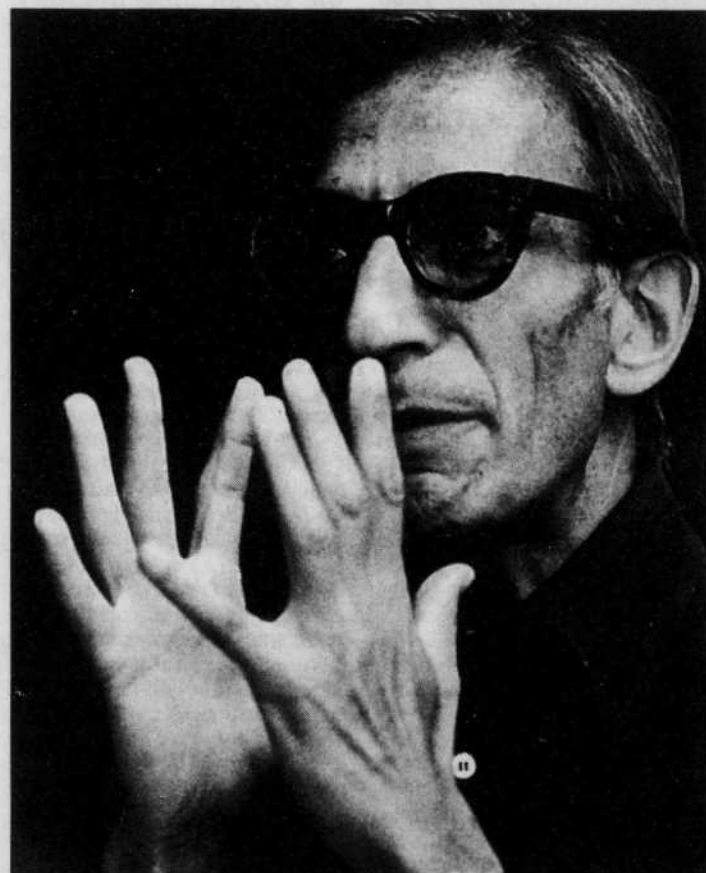
C'est ce que nous apprennent Jean Robert et Valentine Borremans dans la préface du premier volume des *Œuvres complètes* d'Illich, en précisant que ce penseur très original, mort en 2002, a, durant la dernière période de sa vie, écrit également des livres importants comme *Le Genre vernaculaire* (1983) et *Du visible au invisible* (1991). Si le tome I des *Œuvres complètes* rassemble les ouvrages les plus connus d'Illich (*Libérer l'avenir, Une société sans école, Énergie et équité, La Convivialité et Némésis médicale*), son livre inédit sur le déclin de la sensibilité humaine, publié en même temps, nous dévoile les réflexions ultimes de l'anarchiste évangélique.

Un anarchiste évangélique, voilà en effet comment nous apparaît, dans *La Perte des sens*, celui qui, ordonné prêtre en 1951, se veut paradoxalement un catholique traditionnel. Convaincu que Jésus, contempteur de l'argent et du pouvoir, est « un sauveur anarchiste », Illich voit « une subversion de l'Évangile » dans l'« idéologie » du christianisme, ce système aride, vieillissant et hostile à toute mystique.

Mais il ne se soucie pas seulement de nos liens avec l'invisible, il tient aussi à discipliner nos sens que la superficialité du monde actuel a rendus, selon lui, paresseux et engourdis. Il déclare dans une de ces belles phrases à l'emporte-pièce dont il a le secret: « Je plaide pour une renaissance des pratiques ascétiques, pour maintenir vivants nos sens, dans les terres dévastées par le show, au milieu des informations écrasantes, des conseils à perpétuité, du diagnostic intensif, de la gestion thérapeutique, de l'invasion des conseillers, des soins terminaux, de la vitesse qui coupe le souffle. »

Dans les années soixante, au moment où Illich œuvrait en Amérique latine et y stigmatisait l'impérialisme américain, sa vision d'une Église plus prophétique qu'institutionnelle inquiétait Rome. Déçu par l'incompréhension du Saint-Siège, il s'est lui-même imposé une sanction: il n'exercera plus le ministère sacerdotal, mais ne renoncera pas officiellement à l'état ecclésiastique...

Pousser le paradoxe à l'extrême sans tomber dans la contradiction, tel était l'idéal de l'anarchiste qui, dès 1956, avait eu droit au titre de monseigneur en plus de devenir vice-recteur de l'université catholique de Porto Rico. Dire qu'Illich verra dans l'enseignement et dans l'ensemble du processus civilisa-



ARCHIVES LE DEVOIR

Vedette des mouvements de contestation dans les années 1960-70, Ivan Illich est décédé en 2002.

teur la désincarnation de l'être humain! Mais, encore là, nulle contradiction. Pour Illich, l'anarchisme n'est pas une doctrine de pure destruction, mais un tâtonnement, un questionnement. Se rendre compte que le progrès social devient contre-productif le jour où il s'éloigne du but humain qui était le sien, c'est, comme le rappelle le premier volume des *Œuvres complètes*, préparer le triomphe de la sensibilité et du bon sens en ramenant l'évolution à l'échelle humaine.

Quand il traite de la désincarnation de l'homme par la société, Illich sait physiquement de quoi il parle. Il est né à Vienne, en 1926, d'un père issu de la haute société autrichienne et d'une mère d'ascendance juive. Bien qu'il fût catholique, il était à demi juif aux yeux des racistes hitlériens. « L'exil du corps hors de la trame de l'histo-

re, je l'ai vécu à l'âge de douze ans », écrit-il dans *La Perte des sens* en se souvenant de l'annexion de l'Autriche au Reich en 1938. Cette expérience lui inspire une affirmation renversante: « Le génocide et le génome humain, la mort des forêts et l'hydroponie, la greffe cardiaque et le médicament remboursé par la sécurité sociale sont aussi insipides, inodores, impalpables et désincarnés les uns que les autres. »

En tant que survivant, en 1992, de la première génération dans l'histoire de l'humanité à avoir vu le progrès comme un besoin et non plus comme un cheminement, Illich, même s'il a échappé à l'horreur des camps de concentration, se souvient d'avoir senti qu'on avait créé Auschwitz au nom du progrès et de la science. Pour lui, il n'y a pas de frontière entre l'insensibilité d'un monde fanatisé qui minimise l'extermination de

ÉCHOS

Pour la France libre

Suisse d'origine, professeur de littérature marquant à l'Université Laval durant les années 1940, collaborateur de *L'Action catholique* à Québec et de *La Nouvelle Revue*, grand voyageur, Auguste Viatte fut, dans son pays d'adoption, un des

défenseurs de la France libre tenue à bout de bras par Charles de Gaulle. La publication aux Presses de l'Université Laval de son journal, édité par Claude Hauser sous le titre *D'un monde à l'autre*, permet d'éclairer un peu mieux une partie du jeu sociopolitique de l'époque. — *Le Devoir*



Le général de Gaulle

Un médecin en Europe

Combien de livres, dans notre histoire, furent rédigés par ce qu'on appelait, à une époque encore pas si lointaine, des «retourés d'Europe»? Pendant plusieurs décennies, Paris fut considéré par toute une tranche favorisée de la population canadienne-française comme le centre vital du savoir et de la culture. Médecin, passionné par la question nationale du Québec, Jean-Charles Claveau vient de faire publier, dans cet esprit propre à toute une génération d'ici, ses *Chroniques d'Europe* de 1952 à 1954 (Éditions Fleurs de Lys). À travers ses lettres de l'époque, voici le regard que pose un homme d'avant la Révolution tranquille sur la France d'abord, comme il se doit, mais aussi sur la Belgique, les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Angleterre. — *Le Devoir*

- ŒUVRES COMPLÈTES, VOL. 1**
Ivan Illich
Fayard
Paris, 2004, 792 pages
- LA PERTE DES SENS**
Ivan Illich
Fayard
Paris, 2004, 360 pages

Festival de Trois

avec Coeur des Mots

<p>LUNDI 2 AOÛT</p> <p>JEAN COCTEAU <i>Correspondance</i> Collage et mise en lecture STEPHANE SAINT-JEAN Avec CHRISTIANE PASQUIER CLAUDE POISSANT KARINE SAINT-ARNAUD</p>	<p>LUNDI 9 AOÛT</p> <p>MARIE CARDINAL <i>Les mots pour dire Marie</i> Mise en lecture SOPHIE FAUCHER Choix des textes: SOPHIE FAUCHER assistée de Marie Starlin Avec MARIE BRASSARD SOPHIE CLÉMENT SOPHIE FAUCHER Chantonnos: SYLVA BALLASANIAN Musiciens: MICHEL DUBEAU CHRISTIAN PARÉ</p>
<p>LUNDI 16 AOÛT</p> <p>NAZIM HIKMET <i>Moscou, 3 juin 1963</i> Mise en lecture ALICE RONFARD Collage CHRISTIAN VÉZINA Avec FRANCIS LA HAYE JACQUETTE LAGUÉ JACQUES LALLAVÉE CHRISTIAN VÉZINA</p>	<p>LUNDI 23 AOÛT</p> <p>NATHALIE SARRAUTE <i>ou tous les états du dire</i> Collage et mise en lecture DENIS LAVALOU Avec CHRISTIAN BÉGIN FRANÇOISE FAUCHER MARIE-JOSÉE GAUTHIER DENIS LAVALOU MARIE-LOUISE LEBLANC</p>
<p>LUNDI 30 AOÛT</p> <p>GAUVREAU: FRAGMENTS LIBRES Collage et mise en lecture DOMINIQUE LEUDUC Avec MARC BÉLAND ÉRIC BERNIER MARKITA BOIES MAXIME GAUDETTE MARIE-FRANCE MARCOTTE</p>	<p>QUEBEC</p> <p>Alfred Dallaire MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL LE DEVOIR</p>

BILLETTERIE
MAISON DES ARTS DE LAVAL 450.667.2040
1395, boul. de la Concorde ouest, Laval
RESEAU ADMISSION 514.790.1245

TARIFS
Prix régulier : 20\$
Prix étudiants et aînés : 18\$
(taxes incluses)
Série abonnement : 25% de réduction

Tous les spectacles débutent à 20h

10/20 AOÛT 2004

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
LIVRES D'OCCASION DE QUALITÉ

- ◆ Livres d'art
- ◆ de collections
- ◆ Canadienne
- ◆ Livres anciens et rares
- ◆ Littérature
- ◆ Philosophie
- ◆ Sciences humaines
- ◆ Service de presse

Faites-nous part de vos desiderata

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal), Montréal
514-522-8848 1-888-522-8848
7 jours 7 soirs de 10h00 à 21h00
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LIVRES

ESSAI QUÉBÉCOIS

L'autre Maria Chapdelaine

Quand on aime un roman, est-il nécessaire — est-ce même une bonne idée? — de faire la lumière sur la réalité qui l'a inspiré? J'aime, par exemple, *Maria Chapdelaine*¹, que je tiens pour un des chefs-d'œuvre de notre littérature. Je sais que c'est un court séjour à Péribonka qui a incité Louis Hémon à l'écrire. Le ton de ce roman est si juste, l'esprit qui s'en dégage est si authentique qu'on ne peut que conclure à la puissante capacité d'observation et à la grande qualité d'écrivain de Louis Hémon.



Louis Cornélius

vous, dans cette vision trop matérielle, un désenchantement qui nous fait mal.» C'est naïf, mais clair et plutôt juste, et cela pourrait suffire à fermer le dossier.

Dans le cas particulier de Maria Chapdelaine, toutefois, les choses ne se sont pas déroulées ainsi et Marcelle Racine, que cette saga a fascinée, a choisi de refaire le parcours de celle que ce roman et sa réception ont transformée en une Maria Chapdelaine de la vie.

Eva Bouchard: la légende de Maria Chapdelaine se présente comme un roman, mais il s'agit, en fait, d'une biographie romancée ou d'un récit biographique visant à rendre justice à une femme dont la vie a été bouleversée par la publication du roman de Louis Hémon. Eva Bouchard, jeune institutrice de Péribonka au début du siècle, n'avait rien demandé et l'écrivain français ne pouvait imaginer la suite des événements. La première, pourtant, est devenue, vers 1917, pour des milliers de Québécois, la «vraie» Maria. C'est sa vie que raconte le gros «roman» de Marcelle Racine.

Maria au couvent

En 1912, Hémon le voyageur débarque à Péribonka et s'installe dans la ferme de Samuel Bédard, beau-frère et voisin d'Eva, pour quelques mois. Il contribue aux travaux quotidiens et, dans ses temps libres, il écrit. Sa correspondance, croit-on. Peu de temps après avoir quitté la région, Hémon meurt à Chapleau, en Ontario, frappé par un train. En 1914, le quotidien français *Le Temps* publie son *Maria Chapdelaine* en feuilleton. À Péribonka, on ne lit pas cette feuille. À Ottawa, toutefois, si, et l'écrivain Louvigny de Montigny découvre l'existence de l'œuvre. Il entreprend alors des démarches pour la faire publier au Québec, ce qui sera fait en 1916.

Eva Bouchard, pendant ce



La photo la plus célèbre de Louis Hémon, auteur entre autres de *Maria Chapdelaine*.

temps, est entrée au couvent. En 1917, Péribonka est sous le choc: le voyageur français, vient-on d'apprendre, écrivait, lors de son passage, un livre... sur eux! Certains, évidemment, en sont flattés, mais d'autres s'offusquent: l'étranger les espionnait afin de les ridiculiser dans une œuvre. Et voilà que les journalistes — que voulez-vous, c'est leur lot — débarquent, en quête des modèles vivants dont se serait inspiré le romancier. Au couvent, Eva aurait pu éviter la tempête, mais elle n'y est plus.

Maître d'œuvre de tout ce branle-bas médiatique, le journaliste et écrivain Damase Potvin lance des hypothèses: Eutrope Gagnon, c'est Eutrope Gaudreault; Lorenzo Surprenant, c'est Édouard Bédard; François Paradis est une variation d'Auguste Lemieux; le père et la mère Chapdelaine ont été inspirés par Samuel Bédard et sa femme, les hôtes d'Hémon, et Maria, c'est... Eva Bouchard! N'a-t-elle pas, en effet, été courtisée

par les deux premiers de la liste et ne récite-t-elle pas, ainsi qu'Hémon en a été informé, mille Ave chaque veille de Noël?

Pendant plusieurs années, Eva Bouchard, qui en viendra à détester les journalistes qui la poursuivent, refusera catégoriquement le rôle d'emprunt qu'on lui impose. Le succès du roman, ici comme en France, accentuera toutefois la pression sur elle et elle finira par céder, en 1926, en fondant la maison Louis-Hémon à Péribonka. Elle sera, dorénavant, Eva Bouchard-Maria Chapdelaine.

Tout est bien qui finit bien? Pas vraiment. Elle résistait, on insistait. Elle cède, et voilà que Damase Potvin l'accuse de supercherie. Elle ne serait pas, finalement, la vraie Maria. Il mettra même la romancière française Marie Le Franc dans le coup. Jean-Charles Harvey, quant à lui, ira jusqu'à parler de profanation. Eva Bouchard, pourtant, sans être dupe de la situation, n'en demorra plus et se prêtera au jeu des conférences

et de la représentation, même s'il lui en coûtera souvent.

Tout ça, d'une certaine manière, est passionnant. Même si l'on refuse d'entrer dans l'inutile jeu de la confrontation littérature-réalité, le roman de Marcelle Racine conserve son intérêt puisque, au fond, il raconte autre chose, c'est-à-dire la vie d'Eva Bouchard, qui fut à la fois victime et bénéficiaire de ce jeu.

Sur le plan littéraire, toutefois, *Eva Bouchard: la légende de Maria Chapdelaine* présente des faiblesses. L'ensemble, d'abord, manque nettement d'intensité. Les événements rapportés intéressent mais ne saisissent jamais, ce qu'aurait pourtant dû permettre le choix de la forme romanesque. Des personnages attachants, par exemple, y meurent dans de tristes conditions (tuberculose), mais ces drames ne parviennent que rarement à émouvoir. Trop de dialogues donnent dans la redondance et ne font qu'étirer une saucée déjà longue. Aussi, les clichés sur le travail de l'écrivain, les bons habitants, les femmes, les journalistes et les politiciens abondent.

Eva Bouchard, Marcelle Racine parvient à nous en convaincre, méritait qu'on lui dresse ce symbolique monument littéraire. Deux cents pages bien ramassées, dans le genre de la collection «Les grandes figures» chez XYZ, auraient toutefois suffi à cette tâche.

louiscornellier@parroinfo.net

1. Signalons que plusieurs éditeurs québécois proposent, souvent à prix très doux, des éditions de ce grand classique qu'est le *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon.

ÉVA BOUCHARD: LA LÉGENDE DE MARIA CHAPDELAINÉ
Marcelle Racine
VLB éditeur
Montréal, 2004, 576 pages

ÉCHOS

Histoire des Acadiens

Historien à ses heures mais d'abord député de Bonaventure, Bona Arsenaux fut un des hommes politiques les plus colorés de notre histoire. Grand-père naturel du gardien de but Patrick Roy, il était capable tout à la fois de défendre les pires thèses réactionnaires, notamment au côté d'un homme tel Robert Rumilly, tout en affirmant qu'il défendrait Fidel Castro s'il était à Cuba. À partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale, il se passionna pour l'histoire des Acadiens. Son *Histoire des Acadiens*, régulièrement rééditée depuis 1965, vient d'être reprise chez Fides à l'occasion du 400^e anniversaire de fondation de l'Acadie. Cette nouvelle édition, revue et augmentée par Pascal Alain, ne s'explique cependant pas sur l'à-propos, plus de dix ans après la mort de l'auteur, d'ajouter tout un chapitre au texte original. — *Le Devoir*

Le Portugal à Montréal

En 1953, une première vague d'immigrants portugais s'installe au Québec, raconte Belmira Perpétua dans *Les Portugais, 50 ans à Montréal (Les Intouchables)*. Dans l'après-guerre, des centaines de milliers de Portugais ont quitté leur pays à destination de tous les horizons du monde, y compris le Canada. Salazar, ce n'était pas pour eux. Mais, affirme l'auteur, la vague d'immigration portugaise «qui a déferlé sur le Canada à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle ne faisait que redécouvrir une contrée que la mémoire portugaise avait longtemps reléguée aux oubliettes malgré la sempiternelle morue». En effet, les côtes de l'Amérique furent, depuis le XV^e siècle au moins, un attrait constant pour les Portugais. Portrait concis de la vie d'expatriés devenus Québécois à part entière, ce petit livre offre un panorama d'une des communautés culturelles montréalaises les mieux établies. — *Le Devoir*

Sylvia Daoust (1902-2004)

La foi des tailleurs de pierre et des sculpteurs du Moyen Âge

PIERRE L'ALLIER
Chargé de projet au Musée national des beaux-arts du Québec

Texte lu lors des funérailles de l'artiste à Montréal, le vendredi

30 juillet, en l'église Saint-Albert-le-Grand.

Pour avoir fréquenté personnellement cette femme attachante de 1985 à 1997, alors que j'étais conservateur de l'art moderne au

Musée du Québec, je puis témoigner à quel point Sylvia Daoust était une femme déterminée et consciencieuse dans son travail. Elle avait en quelque sorte la foi des tailleurs de pierre et des sculpteurs du Moyen Âge qui réa-

lisaient leurs œuvres, discrètement, sans trop faire de bruit.

Qui était cette grande dame qui a laissé un héritage que nous nous devons maintenant de préserver pour les générations à venir?

Il faut rappeler d'abord que Sylvia Daoust est née à Montréal le 24 mai 1902. En 1915 et 1916, elle suit des cours de dessin et de modelage au Conseil des arts et Manufactures, là où avait été formé tout d'abord le sculpteur Alfred Laliberté, un de ses devanciers les plus prestigieux. À compter de 1923, Sylvia Daoust étudie à l'École des beaux-arts de Montréal, fondée l'année précédente. C'est donc dire qu'elle fait partie de la toute première promotion de l'École des beaux-arts en 1928, aux côtés notamment de Paul-Émile Borduas.

En 1929, elle bénéficie, avec le peintre Francesco Iacurto, d'une bourse du gouvernement du Québec pour se rendre en Europe. Les deux artistes feront ce voyage en compagnie du directeur de l'École, Charles Maillard.

De retour au pays, Sylvia Daoust enseigne de 1930 à 1943 le dessin, l'anatomie, le modelage et la sculpture à l'École des beaux-arts de Québec. Parmi ses collègues on retrouve, entre autres, son amie, la graveuse Simone Hudon. Toutes les deux réaliseront en 1939 de grands tableaux pour décorer l'église de Saint-Ulric, près de Matane. À Montréal, elle enseigne de 1943 à 1968 la sculpture sur bois à l'École des beaux-arts.

Artiste responsable, elle a su aussi planifier et assurer la posté-

rité de son œuvre. C'est ainsi qu'elle fait don en 1974 au Musée national des beaux-arts d'une série de 22 sculptures provenant de son atelier. Parmi ces œuvres, on retrouve les portraits de Charles Maillard, de l'ancien caricaturiste du *Devoir* Robert LaPalme, de Simone Hudon, le buste de sa mère, la statuette *Le Portageux*, pour laquelle son frère Denis avait posé, ainsi que des têtes d'enfants, comme celles de ses nièces Lucie et Jacqueline. La même année, le Musée du Québec lui consacre une exposition.

L'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac

Au nombre des sculptures les plus marquantes que Sylvia Daoust a réalisées tout au long de sa carrière prolifique, j'aimerais attirer votre attention sur le corpus qu'elle exécute pour l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac en 1941, à l'invitation de l'architecte Dom Bellot qui l'incite à travailler à la taille directe, alors qu'elle avait pratiqué jusque-là la sculpture de modelage.

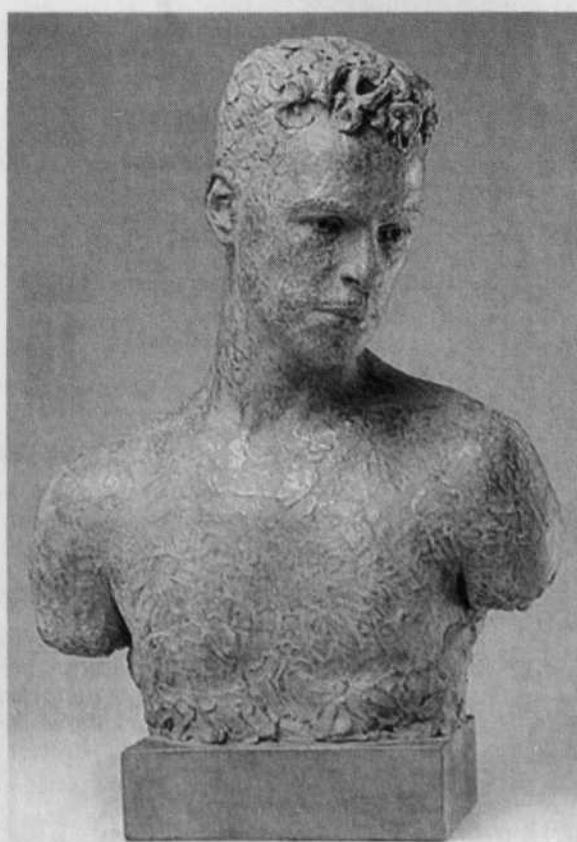
Il faut aussi signaler la très belle série des sculptures qu'elle réalise dans les années 1940 pour la chapelle du collège Saint-Laurent, mentionnons la sainte Jeanne-d'Arc de 1943, l'une des œuvres les plus accomplies de l'artiste. Bien sûr, il y a aussi les très célèbres sculptures de Marie-Victorin au Jardin botanique de Montréal (1954) et son Édouard Montpetit à l'Université de Montréal (1967).

Pionnière dans son domaine, Sylvia Daoust a marqué son époque. Précisons à cet égard que



MBA / CHRISTINE GUEST
Ma tête, 1930, plâtre peint, Musée des beaux-arts de Montréal.

l'on peu considérer l'artiste comme la première femme sculpteur professionnelle au Québec ayant fait une carrière importante au XX^e siècle. Une carrière qui a été partagée, d'une part, entre son enseignement pédagogique et, d'autre part, sa production personnelle diversifiée et substantielle en nombre d'œuvres. De façon discrète, mais je le rappelle avec détermination, elle a été en mesure de faire sa place dans un monde qui était, au cours des années 1930 à 1950, encore largement dominé par les hommes. Cette vie bien remplie doit aujourd'hui nous servir d'exemple. Cette femme mérite tout notre respect et, pour cette raison, elle restera encore longtemps présente dans notre mémoire.



Sylvia Daoust, Montréal 1902 - Montréal 2004, Mai/fin. 1931. Plâtre peint 66 x 50 x 24 cm. Achar, fonds Arthur Lamer. Collection du Musée des beaux-arts de Montréal

SYLVIA DAOUST

1902-2004



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL



Photo: Patrick Marier
Arthur Labonte, 1935, plâtre patiné, 56 x 29 x 26 cm. Musée national des beaux-arts du Québec. Don de l'artiste.

Hommage du Musée national des beaux-arts du Québec à

SYLVIA DAOUST 1902 - 2004

Musée national des beaux-arts du Québec



MBA / CHRISTINE GUEST
Jeune Huronne, Bedawbenikwa (1936), de Sylvia Daoust, Musée des beaux-arts de Montréal.

DE VISU

Une histoire du goût à travers des sculptures du Louvre

La salle du Manège du grand musée parisien vient d'être rouverte pour accueillir des collections rassemblées aux XVII^e et XVIII^e siècles

EMMANUEL DE ROUX

La salle du Manège est l'une des plus belles créations d'Hector Lefuel au Louvre. Elle vient d'être rouverte pour accueillir les collections de statues antiques rassemblées par des amateurs français et italiens des XVII^e et XVIII^e siècles, du cardinal de Richelieu au prince Borghèse. Elle a bénéficié pour l'occasion du mécénat de la société Fimalac (un million d'euros).

L'architecte de Napoléon III avait voué cet espace de brique et de pierre (800 m², 10 mètres de haut, ponctué de trois rangées de colonnes) à l'équitation. D'où son nom et sa décoration (des chapiteaux à têtes d'animaux). Plus tard, elle a servi d'atelier de moulage puis de billetterie pour le musée. Aujourd'hui, à travers les marbres qui y sont exposés, c'est toute une histoire du goût qui s'y trouve déployée.

Qu'y voit-on? Par exemple, l'effigie d'un barbare captif en porphyre rouge et marbre blanc, une œuvre romaine du II^e siècle. Mais la tête n'appartient pas à la statue, les bras sont modernes et la tunique a été retravaillée en 1610 par le sculpteur Lorenzo Nizza. Son pendant a été lui aussi retouché au XVII^e siècle par Pietro Bernini, le père du Bernin. Les deux pièces appartenaient au prince Borghèse, beau-frère de Napoléon I^{er}, qui lui acheta à prix d'or sa célèbre collection.

C'est encore à un Borghèse que le sculpteur Guillaume Grandjacquet livre, en 1781, deux statues égyptisantes néoclassiques (Isis et Osiris), exécutées d'après des œuvres trouvées dans la Villa Hadrienne, près de Rome, elles-mêmes répliques d'originaux égyptiens. Est-ce Nicolas Cordier qui, au début du

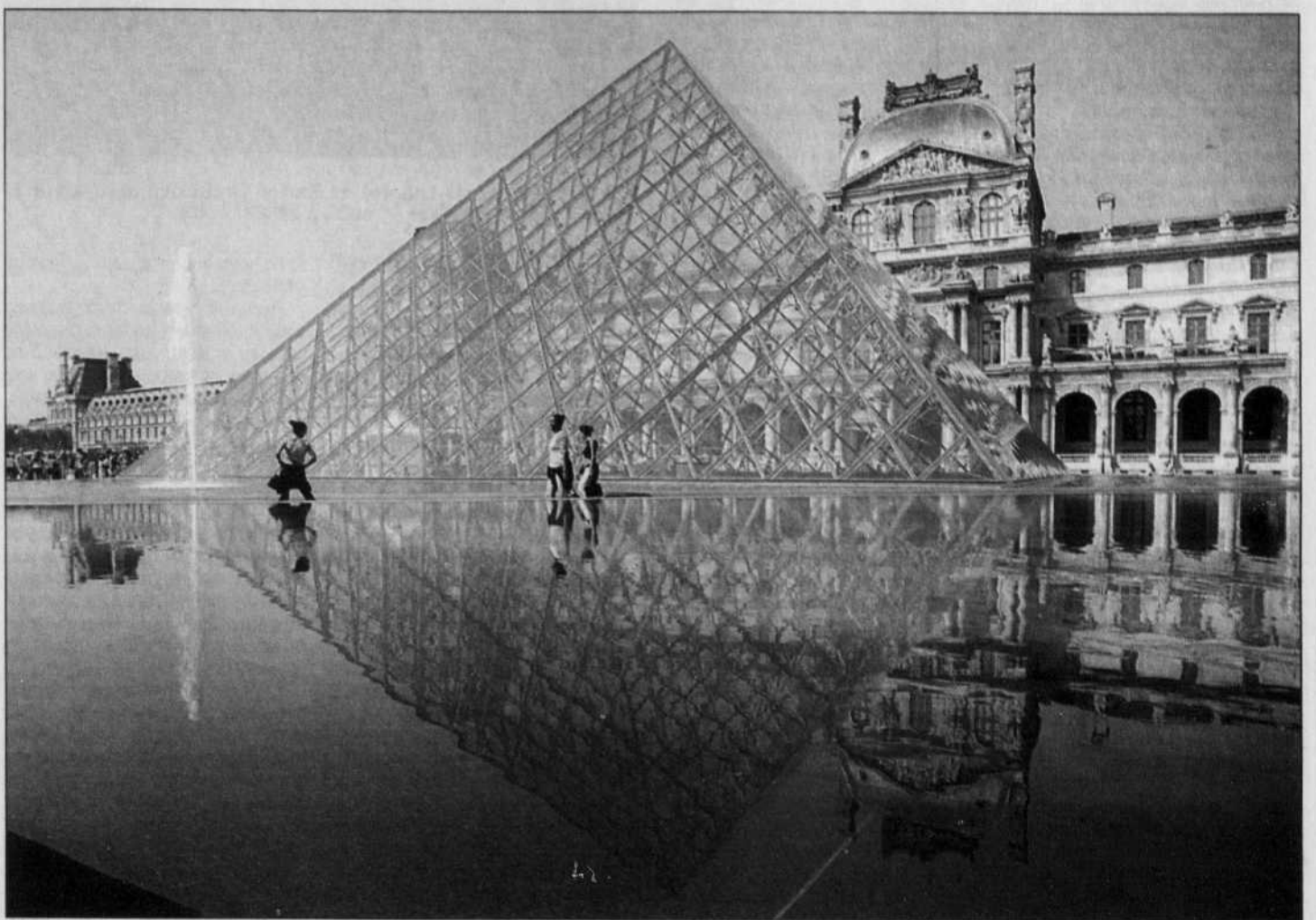
XVII^e siècle, utilise les fragments d'une Artémis romaine (d'après un original grec) pour composer sa Zingarella, une petite bohémienne? Le Sénèque mourant du Louvre est la réplique romaine d'un Vieux Pêcheur, œuvre hellénistique maintes fois reproduite. Au XVII^e siècle, ce vieillard décati, les pieds désormais plongés dans une vasque de porphyre, est devenu l'effigie tragique du philosophe agonisant.

Modifiées à plusieurs reprises

Qu'ils aient appartenu au prince Borghèse, au cardinal Albani, au cardinal de Richelieu ou au cardinal de Mazarin, ces antiques ont tous la particularité d'avoir été complétés et mis au goût du jour, à la demande de leurs propriétaires, par les meilleurs artistes. Certaines pièces ont été modifiées à plusieurs reprises, comme cet Eros à qui chaque intervention (étalées sur un siècle) a valu un membre supplémentaire. Parfois, la confusion est à son comble: on ne sait plus très bien si l'essentiel de cette Minerve, dite aussi Alexandre le Grand, ayant appartenu à Mazarin, est une œuvre romaine du II^e siècle retouchée ou une pièce originale du XVII^e siècle.

Aujourd'hui, la plupart des conservateurs et des historiens d'art privilégient l'authenticité à tout prix. La Cène de Léonard de Vinci, qui est à Milan, a ainsi perdu tous ses repeints, dont certains dataient de la fin du XVI^e siècle. Au Louvre, de sévères campagnes de dérestauration ont été menées. «Entre 1870 et 1930, explique Jean-Luc Martinez, conservateur en chef au département des antiquités grecques et romaines, le Pollux Borghèse perd d'abord la tête, puis les bras et enfin les jambes.»

Le dogme de l'originalité, né



Le Musée du Louvre.

PHOTO AFP

avec le XIX^e siècle, culmine aujourd'hui. Avec ses batailles d'experts chargés de déterminer l'authenticité d'une œuvre, le marché de l'art n'étant pas le seul responsable de cet acharnement. Depuis deux siècles, l'art est devenu une manière de religion dont les artistes sont les grands prêtres et les musées les temples. Il était normal que

l'œuvre soit sacralisée à son tour. La salle du Manège nous apprend seulement que cette religion est relativement récente.

Le Monde

Salle du Manège, aile Denon, rez-de-chaussée. Du mercredi au lundi de 9h à 17h30, les lundis et mercredis, nocturne jusqu'à 21h30.

À lire

Les Antiques du Louvre, une histoire du goût d'Henri IV à Napoléon I^{er}, sous la direction de Jean-Luc Martinez, Éd. Fayard/Le Livre, 250 pages.

l'œuvre soit sacralisée à son tour. La salle du Manège nous apprend seulement que cette religion est relativement récente.

Art public à la Grande Bibliothèque

La Bibliothèque nationale du Québec vient de mettre en ligne, sur son site Internet, une exposition virtuelle des quatre œuvres primées dans le cadre du concours d'intégration des arts à l'architecture lancé à l'occasion de la construction de son nouvel édifice de diffusion, la Grande Bibliothèque.

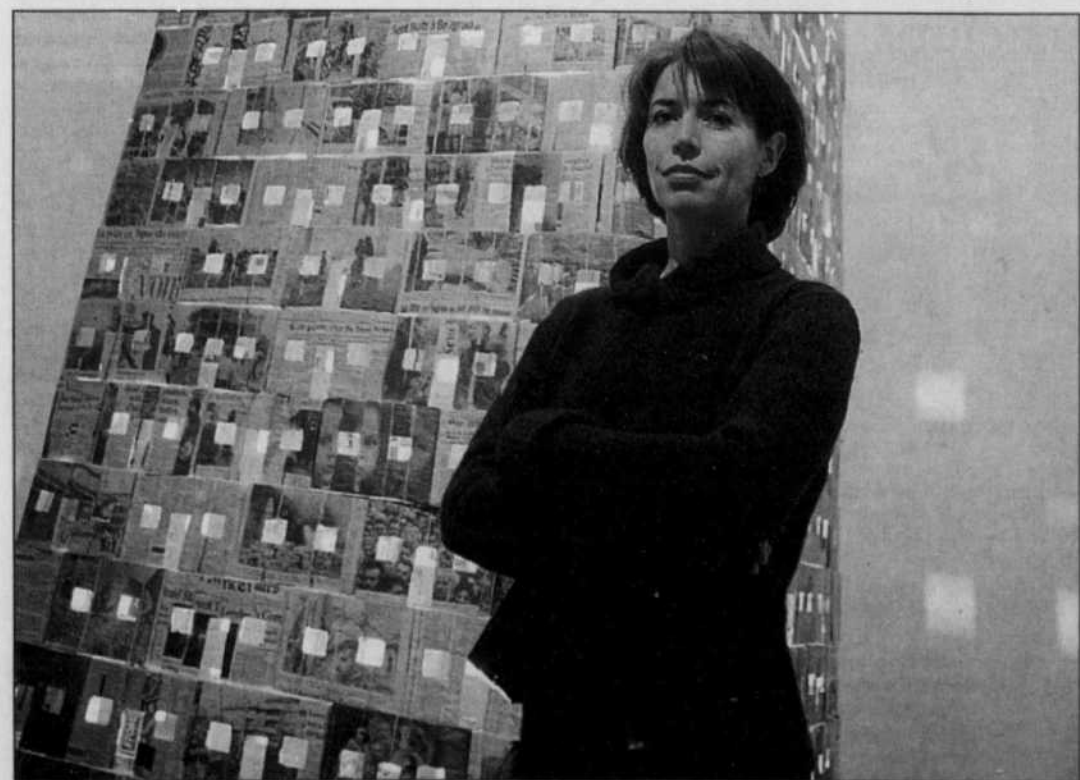
Les quatre lauréats du concours sont Dominique Blain, avec une œuvre de verre intitulée *Vous êtes ici*, Jean-Pierre Morin pour son *Sans titre*, Roger Gaudreau pour son *Jardin punk* et enfin l'immense *Sans titre* de 27,5 mètres que signe Louise Viger.

En plus des œuvres primées, on peut aussi découvrir, en naviguant sur ce site, les 12 finalistes du concours, leur parcours, leur démarche artistique.

Les œuvres qui s'intégreront à la Grande Bibliothèque seront complétées d'ici la fin de l'année 2004. Grâce à des photographies régulièrement mises à jour, il sera possible d'en suivre l'évolution sur le site de la BNQ. On peut visiter

l'exposition virtuelle de ces œuvres à l'adresse suivante: http://www.bnquebec.ca/fr/edif/ce/edif_arts.htm

Le Devoir



Dominique Blain

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

15-16-17 octobre CHARLEVOIX
Lire GABRIELLE ROY et les couleurs de l'automne...
Prix spécial jusqu'au 3 août!

5-6 août ORFORD et STANSTEAD
Musique, nature et patrimoine concert, circuit patrimonial croisière, tous les repas et, EN PRIMEUR, la visite de *Bleu lavande!*

21 août BÉCANCOUR et ULVERTON

31 août - SHAWINIGAN
L'Arche de Noé

(514) 352-3621

22^e édition

SYMPOSIUM international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul

Commissaire : Mona Hakim

du 30 juillet au 6 septembre 2004



Daniel Langevin, S.G.P.C. #302 (Vienna), 2002, émail sur bois, 122 x 160 cm.

ACTIVITÉS À VENIR :

Vendredi, 6 août à 14h
Causerie avec Dominique Gaucher (Qué), Mitchell Wiebe (N-É), Marina Saleme (Brésil)

Vendredi, 13 août à 14h
Causerie avec Daniel Langevin (Qué), Katharine Harvey (On), Jean-Marie Martin (É-U)

Dimanche, 15 août à 16h
Spectacle : *Le trio d'escabeaux* avec Jasmin Cloutier, Simon Drouin et Jérôme Hébert

ATELIERS JEUNESSE (tous les jours) par une équipe d'animatrices spécialisées

- Rencontre avec les artistes
- Jeux questionnaire
- Théâtre de rue

Les artistes seront présents sur le site du 30 juillet au 29 août 2004

NOS PARTENAIRES:



LE CENTRE D'ART DE BAIE-SAINT-PAUL

11, RUE FORGET (SITE), BAIE-SAINT-PAUL
T: (418) 435-3681 F: (418) 435-6269 www.symposium-bsp.net
Ouvert du mardi au dimanche de 12h à 18h et le lundi de la Fête du Travail



VENTE
D'INVENTAIRE
50%
DE RABAIS



BONALDO
la beauté ne suffit pas

2, le royer (angle saint-laurent), Vieux-Montréal, qc
t.514 287 9222 1.888.BONALDO www.bonaldo.ca

Culture

Musique alternative aux FrancoFolies

Dérision, parodie, subversion

Les Québécois aiment rire. La popularité des shows d'humour en témoigne. Mais voilà que la raillerie déborde du côté de la musique, surtout dans ses rangs alternatifs. Carrément irrévérencieuse avec Les Trois Accords ou plus subtilement subversive chez Karlof Orchestra, l'ironie s'insinue dans la pop-rock pour mettre un peu de piquant dans la vie...

FABIEN DEGLISE FRÉDÉRIQUE DOYON

Il y a des succès qui surprennent plus que d'autres. Celui des Trois Accords, formation locale rock-folk-punk-absurde, en fait certainement partie. Et les premiers à s'en étonner sont, étrangement, ceux par qui la commotion arrive aujourd'hui sur la scène musicale francophone.

«On n'a jamais cru un instant que les gens, tout comme les radios commerciales, allaient autant embarquer, lance Simon Proulx, guitariste-chanteur de son état. Ça nous dépasse un peu. Mais même si on arrive difficilement à prendre du recul pour le moment, on est très contents de ce qui nous arrive.»

Il y a de quoi, d'ailleurs. En autant de temps qu'il faut pour prononcer le mot saugrenu, ce quator originaire de Drummondville a été dans les derniers mois placés par les fans en tête du palmarès francophone de la station CKOI avec sa pièce Hawaïenne, composition aux tonalités «punk FM» qui fait dans la dérision. Un coup de cœur qui frappe aussi l'album Gros Mammouth Album turbo dont ce simple est tiré, qui, lui, poursuit dans sa lancée en attirant de plus en plus d'acheteurs chez les disquaires de la province.

Pas de doute, la recette est efficace. Surtout auprès d'une génération versée dans le culte du non-sens, de l'incongru et du loufoque qui se répand dans la sphère culturelle québécoise, avec des émissions de type Groulx Luxe (Musique Plus), des humoristes comme les Denis Drolet et désormais les paroles «à prendre dans toute leur superficialité», souligne Proulx, de ces Trois Accords-là.

Extraits: «Hawaïenne / J'aurais aimé que tu sois Hawaïenne / Pour que tu grimpes en haut des cocotiers / Nous n'aurions plus besoin de laitier; «Lucille quand tu t'approches de moi / La chaleur de ton cœur / Me fait sécher les dents.»

Le public s'en amuse. Simon Proulx, lui, s'en confesse: «Ça ne veut pas forcément dire quelque chose, lance-t-il. Le propos du groupe, c'est de prendre la vie avec un grain de sel et surtout ne pas trop se prendre au sérieux, comme nous le faisons. L'esprit de nos chansons est le même qui se dégage de nos réunions d'amis d'ailleurs. Nous sommes aussi caves que ça.»

Se disant inspiré par l'époque, Les Trois Accords semble l'être aussi par le passé. Celui précisément du trio Paul et Paul qui un jour de 1997 a incité, sans le savoir, ce gang de gars à sortir une guitare pour composer trois accords sur des paroles ridicules.

La suite, elle, était imprévisible: des concerts dans des sous-sols de maisons. Des amis toujours plus nombreux pour assister aux facettes de Proulx, Olivier Benoit, Alexandre Parr, Charles Dubreuil et Pierre-Luc Boivert. Et des lignes rock-pop alternatif de base qui peu à peu, malgré des talents de chanteurs plutôt cachés, ont poussé la formation à multiplier les représentations dans des bars de la région. «La demande est devenue rapidement plus forte que l'offre», souligne le chanteur, titulaire d'un bac en économie.

Les lois du marché sont bien sûr impénétrables. Et elle conduisent ce dimanche soir Les Trois Accords, avec leurs textes ineptes, sur les planches de la scène de la Place des Festivals des Francofolies (coin Maison neuve et Bleury), pour une heure de divagation sonore. Levée du rideau? 22 h. «On ne sait pas comment ça va se passer, dit l'artiste. Mais on espère juste qu'il ne va pas pleuvoir!»

«C'est de la dérision, avec amour», sans mépris, précise le chanteur et leader Karlof Galovsky, qui se présente comme un poète maudit de la chanson. C'est à sa formation qu'on doit le fameux Rif commercial, tiré de son premier album Fuck'n Shit Baby Love, qui se moque de l'industrie musicale.

Depuis, on les identifie, à tort selon eux, comme «pourfendeurs de l'industrie». Après tout, il y a bien plus de 20 chansons sur leurs deux albums qui traitent d'autre chose. Ils refusent donc cette étiquette, mais elle semble leur coller à la peau.

«Ça me fait rire de voir les chanteurs populaires toujours souffrir», confie Karlof en évoquant au passage, sans le nommer, «celui qui écrit des chansons d'amour pour tout le monde». «Je souffre, mais ce n'est pas ça que j'ai le goût de partager. Moi, j'essaie de faire sourire et réfléchir les spectateurs, que ce soit un bon moment divertissant. Et je ne veux pas raconter que je me suis levé et que je me suis fait des toasts...» A moins de les tartiner avec un peu de cynisme et de provocation.



Les Trois Accords (photo) et Karlof Orchestra seront sur la scène La Zone Bleue le 1^{er} août, à 20h et à 22h.

De la dérision avec amour

Si Les Trois Accords vont jusqu'à se moquer de leur propre talent, Karlof Orchestra fait dans l'ironie plus que dans la dérision. Bien qu'il s'en défende, le groupe prend son art un peu plus au sérieux dans son joyeux délire.

«C'est de la dérision, avec amour», sans mépris, précise le chanteur et leader Karlof Galovsky, qui se présente comme un poète maudit de la chanson. C'est à sa formation qu'on doit le fameux Rif commercial, tiré de son premier album Fuck'n Shit Baby Love, qui se moque de l'industrie musicale.

Depuis, on les identifie, à tort selon eux, comme «pourfendeurs de l'industrie». Après tout, il y a bien plus de 20 chansons sur leurs deux albums qui traitent d'autre chose. Ils refusent donc cette étiquette, mais elle semble leur coller à la peau.

«Ça me fait rire de voir les chanteurs populaires toujours souffrir», confie Karlof en évoquant au passage, sans le nommer, «celui qui écrit des chansons d'amour pour tout le monde». «Je souffre, mais ce n'est pas ça que j'ai le goût de partager. Moi, j'essaie de faire sourire et réfléchir les spectateurs, que ce soit un bon moment divertissant. Et je ne veux pas raconter que je me suis levé et que je me suis fait des toasts...» A moins de les tartiner avec un peu de cynisme et de provocation.

Le thème universel de l'amour, il l'aborde lui aussi dans Coit interrompu par exemple, mais il se l'approprie autrement, pour en faire une chanson sur «l'élan sexuel». Et ses influences musicales, multiples et centrales dans son travail de composition, puisent tant dans

le reggae, la pop assumée, le rock ou le punk habile.

Avec son pastiche de rif commercial, de chanson kétéine, de tounne cachée et de remix, Fuck'n Shit Baby Love devait résumer à lui seul l'histoire musicale de son temps, rien de moins. «L'idée, c'était de faire un album culte pour dans dix ans», explique, pince-sans-rire, le pirate de la pop. Mais voilà, le second album Fuzzy Trash Pop est sorti il y a quelques mois, brouillant un peu les ambitions du militant de l'imaginaire. «Je suis un fan de trilogie, lance-t-il maintenant, dans un bel esprit de contradiction. Comme Harmonium ou Star Wars. Dans dix ans, on pourrait faire une suite.»

Le nouvel album marche un peu dans les traces du premier, avec moins de pastiches systématiques et une humeur un peu plus sixties. «Ça me fatigue, les tounnes de cinq minutes et demie avec huit fois le refrain, un solo, une intro, dit-il d'un ton exaspéré. J'aime la formule des années soixante: deux minutes et demie, et une fois que t'as touché le but, c'est fini, pas besoin d'étirer la sauce.» Une pop-rock qui s'amuse toujours aussi follement, inventant des intrigues impossibles ou ironisant sur les logiques tordues de la politique.

Du rock que Karlof pourra peut-être troquer, quand il sera un artiste-culte, pour un tandem «guitare voix ou un chœur de 25 chanteurs, comme Jean-Pierre Ferland». La conversation, glissante et insaisissable, se termine en laissant la même humeur que sa musique: légère et espiègle.

Le Devoir

CHANSON

Refaire le tour de l'île

Un nouveau festival dédié à Félix Leclerc réunit Marie Tifo, Pierre Curzi, Jean-Claude Labrecque, Fred Pellerin, Steffie Shock, Marie-Claire Séguin, Huguette Oigny, Françoise Faucher, Gérard Poirier, François Dompierre et Paul Hébert.

ISABELLE PORTER

Le lendemain soir, ce sera au tour du jeune conteur Fred Pellerin de saisir la scène avec son spectacle Il faut prendre le taureau par les cornes. «Je l'ai choisi parce que c'est un poète, un conteur, et je pense que mon père l'aurait adoré», précise Nathalie. Tout comme Pellerin, le chanteur Steffie Shock, qui doit jouer le lendemain, n'a pas connu Félix Leclerc. Mais il est lié au regrette chanteur par ce prix Félix-Leclerc reçu en 2002. Ce prix est décerné chaque année par la Fondation Félix-Leclerc.

Nathalie Leclerc convie le public à se plonger dans l'univers de son chanteur de père du 3 au 8 août, à l'Espace qui porte son nom, sur l'île d'Orléans. Concoctée avec beaucoup de goût, la programmation de ces «Chants de la félicité» prend la forme d'un chaleureux rendez-vous entre amis.

«Mon père est né le 2 août et il est mort le 8. C'est sa semaine à lui», rappelle la fille du poète, qui a fait de la protection et de la diffusion de l'œuvre de son père une véritable vocation. Depuis l'ouverture de l'Espace Félix-Leclerc dans une grange de Saint-Pierre, il y a trois ans, Nathalie avait en tête un événement «félicdien» étalé sur plusieurs jours. D'où cette première tentative en compagnie d'artistes qu'il a connus, aimés ou qu'il aurait aimés.

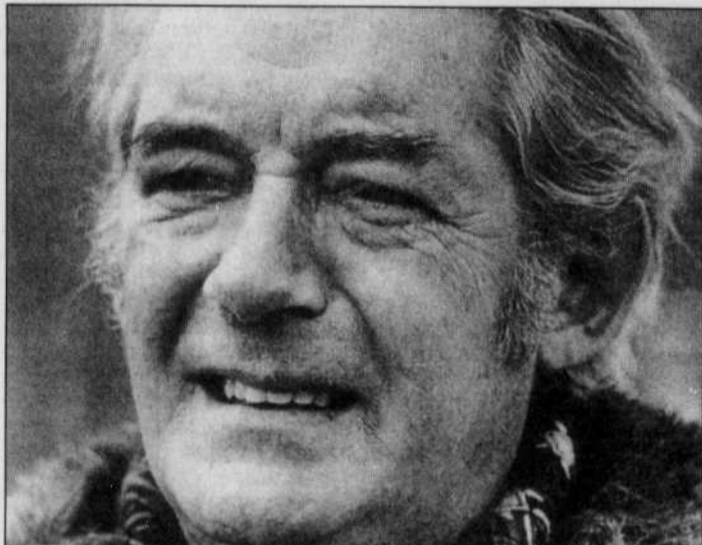
Claude Léveillé, un grand ami de la famille, devait ouvrir la semaine, le 2 août, mais la soirée a dû être annulée en raison de ses problèmes de santé. Au lieu de le remplacer, on a préféré reporter le spectacle à une date indéterminée. Ça commence donc le 3 août avec le réalisateur Jean-Claude Labrecque, qui racontera le tournage de La Vie, documentaire intimiste de 1967 dressant le portrait du chanteur. «Le film montre mon père se promenant sur l'île, réfléchissant. Il est dans une espèce d'entre-deux. C'est du jamais vu», résume Nathalie Leclerc. Le même soir, les comédiens Marie Tifo et Pierre Curzi liront une sélection de textes de chansons d'amour (La Fille de l'île, Présence, Passage de l'ordure...). «J'ai pensé à Tifo et Curzi parce que mon père les aimait beaucoup. Je voulais aussi avoir un couple de longue date pour lire ses textes d'amour.» Jointe dans la région de Montréal à quelques jours de l'événement, Marie Tifo ne tarissait pas d'éloges sur le poète décédé en août 1988. «C'est un homme qui m'a beaucoup inspirée par son authenticité, sa façon de dire les choses. Pour moi, c'est l'image même de l'homme intègre.»

«D'après sa fille, Félix avait deux chanteuses préférées: Diane Dufresne et Marie-Claire Séguin. C'est à cette dernière qu'on a confié la soirée du vendredi 6 août. Samedi, ses amies d'enfance, les comédiennes Huguette Oigny et Françoise Faucher, viendront lire des extraits de Pieds nus dans l'aube en compagnie de Gérard Poirier. Enfin, le dimanche 8, on a organisé une réunion entre le comédien Paul Hébert — aussi un résident de l'île d'Orléans — et le compositeur François Dompierre, à qui l'on doit les superbes arrangements du Tour de l'île. Le premier lira des textes, le second sera au piano.

Au final, le sceptique verra peut-être dans cet événement un débordement de nostalgie. À ce propos, Marie Tifo fait toutefois remarquer à quel point Félix Leclerc, de par son œuvre et ce qu'il était, demeure un bon guide. «C'est beau, la nostalgie, mais ce qui est important, c'est de parler des vraies choses. Félix a fait ça toute sa vie. C'était le géant qui représentait toute une nation mais aussi un modèle dans la vie. Il a tracé une voie à suivre.»

LES CHANTS DE LA FÉLICITÉ

Du 3 au 8 août à l'Espace Félix-Leclerc 682, du chemin Royal, Saint-Pierre, sur l'île d'Orléans Renseignements: <www.felixleclerc.com>



Félix Leclerc

SOURCE CENTRE FÉLIX-LECLERC

LES FRANCOFOLIES DE MONTREAL... BILLETTS EN VENTE DÈS MAINTENANT au (514) 908-9090 ou au www.ticketpro.ca

LES ÉVÉNEMENTS FORD ESCAPE... HENRI SALVADOR FRANCE 1^{er} août, NANA MOUSKOURI GRECE 31 juillet

SPECTACLE CONCEPT... ARIANE MOFFATT, STÉPHANE ARCHAMBAULT, UN AIR DE JEUNESSE, JEAN-PIERRE FERLAND LE PETIT ROI 5 août

JACQUES MICHEL 6 août, OFFENBACH EN FUSION 7 août

ALAIN BASHUNG, ANNE SYLVESTRE

BILLETTERIE DES FRANCO... SPECTRUM DE MONTREAL, TICKETPRO

FESTIVAL ORFORD... grands musiciens concerts intimes... un heureux contraste... Centre d'arts Orford 3165, chemin du Parc Orford (Québec) CANADA J1X 7A2

L'ÉTÉ 2004 au DOMAINE Forget... LE FESTIVAL INTERNATIONAL du 25 juin au 28 août 2004... MERCREDI 4 AOÛT 26\$, JEUDI 5 AOÛT 28\$, VENDREDI 6 AOÛT 28\$, SAMEDI 7 AOÛT 28\$

OUTREMONT
1248, rue Bernard Ouest (514) 495-9944
www.theatreoutremont.ca

DOGVILLE de Lars Von Trier
Danemark/Norvège/Suède/Italie/France, 2003, 179 min. V.O.
anglaise avec s.t. français. (13 ans et +)
Lundi 2 août 19h30

Cinéma

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Politique, conspiration et autres catastrophes

THE MANCHURIAN CANDIDATE (V.F.: LE CANDIDAT MANDCHOU)
Réal.: Jonathan Demme. Scén.: Daniel Pyne, Dean Geogaris. Avec Denzel Washington, Meryl Streep, Liev Schreiber, Jon Voight. Image: Tak Fujimoto. Montage: Carol Littleton, Craig McKay. Musique: Rachel Portman, Wyclef Jean. États-Unis, 2004, 130 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

À la fois peu et beaucoup de choses ont changé entre 1962, année de la sortie du film de John Frankenheimer, *The Manchurian Candidate*, et 2004, celle du remake de Jonathan Demme, année d'élection présidentielle. Présenté à peine quelques jours avant la crise des missiles de Cuba et un an avant l'assassinat du président Kennedy qui, ironie du sort, avait donné un coup de pouce à son ami Frank Sinatra pour accélérer le démarrage de la production, le film de Frankenheimer avait connu un cuisant échec avant de devenir une œuvre-culte, voire prémonitrice.

nathan Demme dans cette mouture moins fantaisiste que l'original (pas de parties de cartes, encore moins de séances d'hypnotisme, ce que l'on regrette parfois) mais tout aussi pertinente dans sa dénonciation de la corruption du pouvoir politique. D'un film à l'autre, la Maison-Blanche n'a rien d'une forteresse et tout d'une passoire où les patrons moulent les sénateurs selon leurs ambitions. Démoniaques, bien sûr.

Le major Bennett Marco (Denzel Washington, reprenant le rôle de Sinatra) est revenu sain et sauf de la guerre du Golfe en 1991, surtout grâce à l'intervention du sergent Raymond Shaw (Liev Schreiber) à la suite d'une sauvage embuscade. Certains n'ont pas survécu et d'autres, comme Marco, sont depuis ce temps en proie à d'étranges cauchemars. La mort suspecte de l'un de ses camarades et la nomination de Shaw comme candidat à la vice-présidence, qu'orchestre très habilement sa mère, la sénatrice Eleanor Prentiss Shaw (Meryl Streep), poussent Marco à renouer avec son ancien compagnon d'armes. Loin d'être convaincu de l'héroïsme de Shaw, il croit plutôt avoir été l'une des victimes d'un effroyable lavage de cerveau, opération qui pourrait être liée aux recherches d'une compagnie, la Manchurian Global, qui finance la campagne de Shaw, avec la bénédiction de sa mère.

Après le ratage de sa relecture

de *Charade* de Stanley Donen (*The Truth About Charlie*), Jonathan Demme revisite le cinéma des années 60 avec plus d'inspiration, tout en l'ancrant davantage aux préoccupations de notre époque, sans pour autant céder au maniérisme visuel. Même si les scénaristes Daniel Pyne et Dean Geogaris ont fait de Marco le personnage central de cette quête de vérité, plutôt que de s'attarder sur les délires de Shaw ainsi que sa relation incestueuse avec sa mère, le film conserve ce même aura de mystère, que certains assimileront peut-être à une grande confusion.

Il est vrai qu'il faut une bonne dose de concentration pour adhérer à cette proposition aux fils entortillés, parfois futuriste (pénétrer dans les consciences pour contrôler le monde), mais parfois aussi quelque peu ringarde, aux relents, justement, des années 60. À l'heure des opérations chirurgicales au laser, le matériel utilisé dans le film ressemble quasiment à des objets préhistoriques... Mais la complexité des enjeux n'est jamais soumise aux lois du blockbuster, donnant au spectateur le moindre intérêt au fait des turpitudes de la politique américaine bien des parallèles avec les «acteurs» d'un autre film marquant de l'été 2004, *Fahrenheit 9/11*.

Ce jeu de miroirs ajoute à la curiosité du film, plusieurs se demandant si Meryl Streep s'est inspirée de Barbara Bush (avec son collier de perles et un amour im-



SOURCE PARAMOUNT PICTURES
Denzel Washington dans *The Manchurian Candidate*, de Jonathan Demme.

modéré pour un fils sans envergure appelé à devenir peut-être président...) ou d'Hilary Clinton (pour la froideur et les sourires forcés). Peu importe, elle domine une distribution par ailleurs remarquable, où Liev Schreiber s'impose comme une révélation. Quant à Denzel Washington qui, dans une autre vie, devait être curé ou gardien de sécurité, il affiche cet air imperturbable devenu sa marque de commerce. Mais ce n'est pas pour lui qu'il faut voir *The Manchurian Candidate*.

Seul mon fiscaliste le sait...

CONFIDENCES TROP INTIMES

Réal.: Patrice Leconte. Scén.: Jérôme Tonnerre, Patrice Leconte. Avec Sandrine Bonnaire, Fabrice Luchini, Michel Duchaussoy, Anne Brochet. Image: Eduardo Serra. Montage: Joëlle Hache. Musique: Pascal Estève. France, 2004, 104 min.

ANDRÉ LAVOIE

Patrice Leconte apparaît comme un cinéaste inclassable, naviguant, pas toujours avec adresse, entre les rives de la comédie légère (*Les Bronzés, Une chance sur deux*) et celles du drame historique (*Ridicule, La Veuve de Saint-Pierre*). On ne saurait pourtant nier qu'il excelle dans l'art du duel dans des lieux clos, orchestrant la rencontre improbable de deux personnages que tout sépare et qui, non sans mal, se transforment au contact de l'autre. Du *Mari de la coiffeuse à L'Homme du train*, cette manière de voir le monde, et le cinéma, fut sans aucun doute l'une de ses meilleures cartes.

Avec *Confidences trop intimes*, Leconte fait bien plus que renouer avec Sandrine Bonnaire, déjà d'une présence exquise dans *Monsieur Hire*, charme demeuré intact depuis cette époque et qui illumine aujourd'hui ce face-à-face avec la tête à claques du cinéma français, Fabrice Luchini. Il orchestre, entre les quatre murs d'un bureau austère où le temps s'est arrêté (la révolution informatique a oublié de passer par là), un curieux déballage de tourments intérieurs et de confessions érotiques. Rien d'étonnant à ce qu'une femme en détresse se confie sans se censurer mais une telle chose est acceptable devant un psychanalyste, pas un conseiller fiscal droit comme une colonne comptable et dont les émotions sont aussi nouées que ses cravates.



SOURCE TVA FILMS
Fabrice Luchini dans *Confidences trop intimes*.

C'est pourtant à un type semblable qu'Anna (Sandrine Bonnaire) va se livrer sans pudeur, s'en allant d'un bon pas chez le D^r Monnier (Michel Duchaussoy) mais, s'étant trompée de porte, débarquant chez William Faber (Fabrice Luchini), surpris par cette femme qu'il croit être une nouvelle cliente étranglée par le fisc. Intrigué par ses problèmes conjugaux, fasciné devant son élégance, il ne cherche pas à dissiper le malentendu et lui donne un nouveau rendez-vous. Après quelques rencontres, Anna découvre la méprise mais poursuit ces échanges où elle confesse ses insatisfactions, racontant comment son mari (Gilbert Melki) est devenu handicapé, après avoir frôlé la mort, à cause de son étourderie. Mais est-ce vraiment le cas? Évidemment, l'entourage ne prise guère ces fréquentations et chacun y va de sa théorie, de son jugement lapidaire ou encore d'un silence réprobateur comme celui de la secrétaire de Faber, Mme Mulon (Hélène Surgère). Lorsque va surgir l'époux qui se croit plus cocu qu'il ne l'est en réalité, les choses vont se précipiter pour ce psychanalyste du di-

manche et cette héroïne sortie d'un film noir.

Leconte préfère qualifier *Confidences trop intimes* de «thriller sentimental» et il atteint souvent sa cible. L'univers de Faber est scruté à la loupe, son passé amoureux (incarné avec émotion par Anne Brochet) tout comme ses manies de vieux garçon, mais Anna, qui se répand en confidences entre deux bouffées de cigarette — une habile manière d'éviter le statisme des conversations —, demeure un mystère. Sa maison, sa banlieue paisible «comme la Suisse», son lieu de travail, tout cela est relégué au hors-champ, donnant l'impression qu'elle ne dit pas toute la vérité. Même Monnier, devenu le confident de Faber et non seulement son voisin de palier, le met en garde contre celle qu'il perçoit comme une mythomane.

Voilà pourquoi *Confidences trop intimes* envoûte et captive, dépassant largement les simples joutes verbales pour recréer un climat tour à tour de tension érotique, de suspense psychologique, voire même de pure fabulation, leur rencontre semblant se dérouler parfois en marge de la réalité. Rappelant les meilleurs films d'Hitchcock, entre autres *Vertigo* et *Rear Window* dont Leconte s'inspire librement, il déconstruit une femme d'apparence fragile, habitée «par la peur de devenir folle», qui pousse un homme d'une banalité confondante à jouer au voyeur, au détective privé, bref au héros malgré lui.

Le cinéaste ne sera pas froissé des comparaisons avec une de ses plus grandes réussites, *Monsieur Hire*, et pas seulement à cause de la grâce de Bonnaire. La musique de Pascal Estève rappelle les rythmes lancinants de Michael Nyman et tout comme il l'avait fait avec Michel Blanc, Leconte donne à Fabrice Luchini la chance d'être miraculeusement transformé, à l'écoute, posé, émouvant. Comme on dit: il faut le voir pour le croire.

L'auberge espagnole

MES CHERS VOISINS

Réal.: Alex de la Iglesia. Scén.: Jorge Guerrica Echeverria, Alex de la Iglesia. Avec Carmen Maura, Eduardo Artuna, Maria Asquerino. Image: Kiko de la Rica. Montage: Alejandro Lazaro. Musique: Roque Banos. Espagne, 2000, 105 min. V.O. avec s.-t. français. Note importante: sortie le 6 août seulement au Cinéma Beaubien.

ANDRÉ LAVOIE

Si Alfred Hitchcock était né sous le soleil d'Espagne plutôt que dans les brumes londoniennes, il n'aurait tronqué les complets sévères pour les costumes extravagants, semblables à ceux de Pedro Almodovar, il aurait peut-être jeté son dévolu sur une actrice telle que Carmen Maura pour la suspendre du haut d'un édifice de Madrid. Dans *Mes chers voisins*, les sources d'inspiration du jeune cinéaste espagnol Alex de la Iglesia sont si nombreuses que de s'amuser à en faire l'inventaire apparaît inhérent à sa démarche cinématographique.

Quant aux locataires de l'immeuble où se situe l'essentiel du récit, ceux-ci auraient très bien pu sortir de l'imagination de Jeunet et Caro (*Delicatessen*) ou de celle du Roman Polanski des années 70; on se demande même si le bébé de Rosemary n'aurait pas grandi parmi eux. En fait, on pourrait les confondre avec la nuée de cafards qui s'échappe du plafond de l'appartement que Julia Garcia (Carmen Maura) cherche désespérément à vendre, agente en immobilier qui ne vogue pas de succès en succès. Mais cette brèche sur l'inconnu va d'abord plonger cette femme insatisfaite, en amour comme en affaires, dans l'euphorie pour rapidement la précipiter en plein cauchemar.

Celui-ci apparaît déjà bien installé dans le logement délabré et encombré d'ordures d'un vieillard décédé, sans doute oublié de tous, et dont le

cadavre est en état de décomposition avancée. Julia réussit à dénicher le gros magot que le locataire a caché pendant des années, objet de convoitise de tous les habitants de l'immeuble. On ne fait d'abord que la soupçonner mais comme la femme n'a rien d'une cambrioleuse professionnelle, la résistance s'organise. De la vieille mémé acariâtre au jeune esprit dérangé qui se prend pour Darth Vader de *Star Wars* et se masturbe en songeant à la fore... en passant par le macho cubain, cette petite communauté se serre les coudes et ne recule devant aucune vacherie pour forcer Julia à rendre l'argent. Aussi déterminée que Cary Grant dans *North by Northwest*, l'aventurière d'occasion n'a pas l'intention de se laisser prendre dans leurs filets.

Mes chers voisins possède toutes les caractéristiques d'une grouillante auberge espagnole, galerie de personnages excentriques et de situations rocambolesques (comme chez Hitchcock, on met bien du temps à tuer ses adversaires) délimitée par l'immensité de cet édifice où se superposent appartements cossus, coins sordides, ascenseurs dégingués et un toit destiné à une poursuite finale aussi absurde qu'enlevante. On ne saurait d'ailleurs dire si cet espace à la fois vaste et étouffant ressemble à un hôpital psychiatrique, une prison à haute sécurité ou un repaire de vampires.

Mais c'est surtout à un feu d'artifices d'effets de style et de clins d'œil que nous convie Alex de la Iglesia. On y décèle parfois, camouflé entre deux pastiches, une critique sociale du pouvoir de l'argent sur les rapports humains, un re-

gard sur la cupidité des gagne-petit à qui on fait miroiter l'illusion de la richesse, entre autres grâce à la loterie. Pourtant, plus la machine d'Iglesia s'emballa, moins cette vision de choses semble le préoccuper, intéressé surtout à mélanger le grotesque et le macabre, à maculer les murs de sang pour mieux nous effrayer et nous amuser à la fois.

Après des années cantonnées dans des rôles plus sérieux, chez Roger Planchon (*Louis, enfant roi*) ou Marion Hansel (*Sur la terre comme au ciel*), Carmen Maura retrouve chez Iglesias une folie semblable à celle de Pedro Almodovar. Après s'être brouillée avec le réalisateur qui a fait d'elle une star, elle semble, avec *Mes chers voisins*, se réconcilier avec sa part de folie qui lui donne cet éclat dans le regard. Et l'amène à voler sur les toits de Madrid avec l'énergie d'une héroïne hitchcockienne.



SOURCE K-FILMS
Une scène du film *Chers Voisins*.

DESBOIS

SUITE DE LA PAGE E 1

Ma maison, qui est d'ailleurs construite avec des pièces de bois qui viennent d'une chapelle, ressemble à un lieu de prière. Parfois, je me sens comme un moine bouddhiste. Je ne sais pas si je ferais un bon moine... Quelqu'un m'a dit que j'avais la gorge tibétaine, c'est-à-dire ce qu'il faut dans la gorge pour produire les sons que font les moines tibétains. Ah, bon!

Qui reconnaissez-vous comme vos parents spirituels?

Réjean Ducharme, Romain Gary, Denis Vanier, Blaise Cendrars, Albert Camus, Leonard Cohen, Tom Waits, Neil Young, Léo Ferré, dont le timbre m'a longtemps tapé sur les nerfs, Jacques Brel, Georges Brassens, Boris Vian, comme auteur surtout, Ph-

me Latraverse et les Beatles, Richard Brautigan et Daniel Pennac. Fifi Brindacier, ainsi que Sol et Gobelet, les deux clowns fauchés, adeptes obligés de la simplicité volontaire, Michel Rivard et Jean Leloup, le jazz des années 1940 à 1960, Jean Derome, Michel F. Côté, André Duchesne, Normand Guilbault et leur famille musicale. En général, les vedettes m'émerveillent, sauf Richard Desjardins, qui a réussi à faire de grandes choses sans aller donner un bec à Véro à la télé, sans passer dans *Châteline* et sans goûter à la grande tarte de l'ADISQ. C'est le travail et son résultat qui comptent, pas la personnalité en dehors du travail.

Urban Desbois, en spectacle le 6 août à 23h au Spectrum dans le cadre des FrancoFolies, le 3 août au Cégep de Joliette ainsi que le 25 août au Cégep Marie-Victorin.

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 31 JUILLET AU 6 AOÛT 2004

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

ALAIN SARDE présente
FABRICE LUCHINI SANDRINE BONNAIRE

« LE MEILLEUR DE PATRICE LECONTE. »
FRANÇOISE MATHIEU
FRANÇOISE

« DÉLICAT ET SENSUEL. »
CHRISTINE & LYDIE
STÉPHAN MALAUCHE

« BEAU TRAVAIL. »
JEAN-LOUIS BÉGIN
LE FRANÇAIS

UN FILM DE PATRICE LECONTE
CONFIDENCES TROP INTIMES

SELECTION OFFICIELLE BERLIN 2004

Présentement à l'affiche!

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN ✓ CINÉMA Beaubien 2336, Beaubien E. 781-8086 ✓ CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ✓ MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE ✓

version originale française avec sous-titres anglais EX-CENTRIS 514-847-2206 SON DIGITAL